

REVUE
DES
ÉTUDES NAPOLEONIENNES

**CE NUMÉRO EST TOUT ENTIER
CONSACRÉ A WATERLOO**

Ceux qui ont lu nos précédents numéros de juin depuis dix ans, et notamment celui de 1931, se réjouiront que nous ayons demandé la composition de ce numéro spécial à Lucien Laudy.

Il monte la garde du Souvenir au Caillou devant la « morne plaine » où plane à jamais l'image de Napoléon.

Nous devons d'abord ici l'en remercier, pour aujourd'hui et pour demain.

Edouard DRIAULT.

LES QUATRE BRAS
ET LE BOURGOGNE DU MARÉCHAL NEY

On formerait, sans nul doute, une importante bibliothèque si on devait rassembler tous les ouvrages tentant d'expliquer pourquoi Napoléon I^{er} a perdu la bataille de Waterloo.

Pour les uns, le plan de l'Empereur, en juin 1815, était mal ordonné ; pour les autres, la défaite incombe à Grouchy qui, à la Marette, malgré les supplications de Gérard, ne voulut pas marcher au canon, ou au retard imputé, à l'Empereur, de ne pas avoir, le soir de la bataille de Ligny, ordonné la poursuite comme au soir d'Iéna.

On discute encore aujourd'hui pour savoir si oui ou non l'Empereur a envoyé, soit à Drouet d'Erlon, soit à Ney, lors de la journée du 16 juin, la fameuse note au crayon. On déplore également les retards de différents corps d'armée. Pour Waterloo, certains critiquent la vicieuse ordonnance de l'attaque du 1^{er} Corps, la furié d'Hougoumont qui ne devait être qu'une feinte mais qui dégénéra en bataille, les charges répétées de toute la cavalerie menée par Ney. D'autres, enfin, accusent, en plus de la Fatalité qui a toujours bon dos, ou la Destinée qui servira toujours à tout expliquer, la pluie, la boue, l'indisposition de

Lucien Laudy.

l'Empereur et même le guide Dekoster qui aurait tendu un traquenard à Napoléon en lui laissant ignorer l'existence du chemin creux d'Ohain. On se demande aussi pourquoi Lobau n'a pas immédiatement occupé les défilés de la Lasne dès la première nouvelle de l'apparition de Bülow...

Mais la grande raison de la débâcle de Waterloo, la cause initiale aux yeux de beaucoup, c'est l'inaction ou soi-disant inaction du maréchal Ney, soit le 15 juin au soir, soit le 16 au matin, aux Quatre Bras.

L'Empereur lui-même, à Sainte-Hélène s'est toujours demandé pourquoi son maréchal n'avait pas exécuté ses ordres.

Une chose certaine, une chose indéniable, c'est que le plan d'invasion de l'Empereur était parfait, admirable même, et qu'il s'était déroulé normalement — à part quelques accrocs sans importance — jusqu'au 15 à midi. Wellington, mal renseigné, s'était attendu à être attaqué par Mons. Apparemment que le souvenir de Jemmappes lui trottait par la tête. Mais l'Empereur, de son œil d'aigle, a aperçu le défaut de la cuirasse. Il fonce par Charleroi. Tel un coin d'acier, l'armée impériale pénètre dans l'intervalle. L'Empereur a réussi à surprendre les armées prussienne et anglaise éparpillées dans le pays. Il compte bien les battre séparément avant qu'elles aient pu opérer leur jonction.

Blücher et Wellington battus séparément, c'était la victoire assurée et définitive. Certes, il y avait bien les Russes et les Autrichiens, mais ils étaient encore loin, et la nouvelle de la destruction des armées coalisées, en Belgique, aurait eu un retentissement énorme. Le moral des troupes d'Alexandre s'en fût ressenti. Quant aux Autrichiens, ils ne tenaient guère beaucoup à se battre et les Saxons, qui détestaient les Prussiens, eussent vraisemblablement racheté leur conduite de Leipsig en s'unissant à l'Empereur, tout comme les Belges qui ne se sont battus contre la France que parce qu'ils y étaient bien obligés. Ces derniers avaient tout intérêt à redevenir Français plutôt que de gémir pendant quinze ans sous le joug des Nassau.

Mais il y a le fait brutal : Napoléon fut battu à Waterloo et il le fut par un concours de circonstances les plus variées. Certains auteurs ont prétendu que l'Empereur pouvait se considérer comme battu, dès le 16 juin, au soir de Ligny, alors qu'il avait une excellente occasion

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

d'anéantir l'armée prussienne en transformant la retraite en déroute. C'est possible. Faisons remarquer, cependant, qu'il s'en fallut de peu pour que Waterloo se terminât par une victoire française.

Maintenant une double question se pose :

1) L'Empereur a-t-il formellement donné l'ordre au maréchal Ney d'occuper, au plus tôt, le carrefour des Quatre-Bras, seul point de concentration possible pour l'armée anglo-hollandaise et seul nœud de communication directe entre Wellington et Blücher?

2) Le maréchal Ney a-t-il, dans la nuit du 15 au 16 juin, quitté son quartier général de Gosselies afin d'obtenir des instructions complémentaires de l'Empereur?

Selon les uns, le mot des Quatre-Bras n'a jamais été prononcé par l'Empereur au cours de la journée du 15 juin ; mais il figure dans les ordres du 16, alors qu'il était trop tard — on en conviendra — pour occuper cette position le 15. Selon les autres, l'occupation de la position des Quatre-Bras était la préoccupation constante de l'Empereur qui donna l'ordre le plus formel au maréchal d'occuper le carrefour, le jour même, c'est-à-dire le 15 juin.

Voyons tout d'abord dans quelles conditions le maréchal Ney prit le commandement de l'aile gauche de l'armée française.

Ce fut, le 11 juin, à l'Elysée, que Ney reçut l'ordre de l'Empereur de rejoindre l'armée. A minuit, il rentra chez lui et faisait ses préparatifs pour la campagne qui allait s'ouvrir. Le 12, il montait en calèche accompagné de son aide-de-camp, le colonel Heymès et roulait vers Laon où il arriva à 10 heures du soir. L'Empereur dormait et Ney ne le vit point. Le 13, le maréchal fut à Avesnes ; il y arriva dans la matinée, se présenta immédiatement chez l'Empereur et dîna avec lui. Il coucha à Avesnes. Le lendemain, comme tous les chevaux avaient été employés pour le service de l'Empereur, Ney ne put en obtenir un immédiatement et dût utiliser des chevaux de paysans qui, vu le mauvais état des routes, n'avancèrent que péniblement, si bien que le maréchal n'arriva à Beaumont qu'à dix heures du soir.

Le 15, les troupes se mirent en marche. Comme Ney ne trouvait toujours pas de chevaux, il ne put suivre l'Empereur. Finalement, il apprit que le maréchal Mortier, resté malade — bien à propos — à

Lucien Laudy.

Beaumont, en possédait. Ney et Heymès lui en achetèrent chacun deux. Ils se mirent en route vers 10 heures du matin (1).

A *sept heures du soir*, dit Heymès, à *midi*, dit Pajol dans *l'après-midi*, dit Gamot, on voit que l'on n'est pas très bien d'accord sur cette question très importante (2), le maréchal rejoignit l'Empereur au-delà de Charleroi, à l'embranchement des routes de Bruxelles et de Fleurus.

Houssaye a pu déterminer approximativement l'heure à laquelle eut lieu cette entrevue. Il devait être trois heures ou trois heures et quart au plus tard, ce qui nous semble exact.

« Bonjour, Ney, lui dit l'Empereur, je suis bien aise de vous voir : vous allez prendre le commandement des premier et deuxième corps d'infanterie ; le général Reille marche avec trois divisions sur Gosselies, le général d'Erlon doit coucher ce soir à Marchienne-au-Pont ; vous aurez avec vous la division de cavalerie légère de Piré ; je vous donne aussi les deux régiments de chasseurs et de lanciers de ma garde, *mais ne vous en servez pas*. Demain, vous serez rejoint par les réserves de grosse cavalerie aux ordres de Kellermann. Allez et poussez l'ennemi. »

Ce qui précède est raconté par Heymès ; mais, avec le général Pollio, nous ne pouvons croire que rien d'autre n'a été dit. Heymès, d'ailleurs, a été pris plus d'une fois en flagrant délit d'erreur. N'est-ce pas lui qui assure que Ney ne rencontra l'Empereur qu'à 7 heures du soir, le 15 juin, alors que Ney entra, vers 4 heures, ce même jour, dans Gosselies ?

Houssaye assure que, dès ce moment, l'Empereur fit mention des Quatre-Bras et pourquoi ne pas le croire ? Heymès n'en parle point, c'est entendu. Il n'avait nul intérêt à le faire puisqu'il défendait la mémoire de son ancien chef ; et, comme le dit très bien Houssaye (page 120), l'aide-de-camp du maréchal a « oublié » de mentionner cette position. Pollio croit fermement que Napoléon a prescrit au maréchal de pousser jusqu'aux Quatre-Bras « Mon opinion, écrit-il, est basée sur le rapport de Lefèvre-Desnouettes (c'est-à-dire du général qui était à l'avant-garde que j'ai reproduit à la page 143. Les paroles surtout : « *Le Général Colbert est arrivé à une portée de fusil des Quatre-*

(1) « Gourgaud accuse le maréchal Ney de ne pas s'être emparé des Quatre-Bras, le 15, à 10 heures du matin, écrit le duc d'Elchingen. Nous supposons qu'il y a ici simple erreur d'impression et qu'il faut lire le 16.

(2) Voir *Houssaye 1815*, 47^e édition, page 121.

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

Bras » et les autres : « *Demain, à la pointe du jour, j'enverrai une reconnaissance aux Quatre-Bras, qui l'occupera si possible* », montrent du moins comme chose probable que l'ordre avait été donné d'occuper les Quatre-Bras. Autrement, on ne comprendrait pas qu'un général en sous-ordre, dans une situation aussi délicate, et à une époque où on ne faisait rien de positif sans l'ordre de l'Empereur, osât exprimer la proposition de s'emparer des Quatre-Bras »).

Entre l'assertion du colonel Heymès et celle de l'Empereur, il n'y a pas à hésiter. La prompt occupation des Quatre-Bras était si bien dans la logique de la situation, rentrait si bien et si complètement dans le plan dont Napoléon pressait le développement en ce moment même, qu'il est difficile d'admettre qu'il ne s'en soit pas expliqué avec le maréchal.

Pourquoi aurait-il, de propos délibéré, laissé sa gauche plus ou moins en arrière des Quatre-Bras alors qu'il était décidé à porter sa droite à Sombreffe ?

Pour nous, il y a aucun doute possible. Dès l'après-midi, il a été fait mention de la position des Quatre-Bras comme objectif à atteindre et même à dépasser. En plus du rapport de Lefebvre-Desnouettes, daté de Gosselies, le soir du 15 juin, il y a :

1° le témoignage du général Berthezène qui se trouvait dans le corps de Vandamme en 1815. Or, Berthezène affirme dans ses souvenirs que Soult lui aurait dit que Ney avait reçu verbalement de Napoléon (donc, lors de l'entrevue de Charleroi) l'ordre de se porter aux Quatre-Bras (Souvenirs militaires de la République et de l'Empire).

2° le témoignage de Friant qui a assuré avoir assisté, lui-même, à l'entrevue entre Napoléon et Ney. Le général assure que les choses se sont passées exactement comme elles ont été rapportées par le général Gourgaud (Mémoires de Friant publiés par son fils).

Ces témoignages concordent avec les dires de l'Empereur à Sainte-Hélène qui s'est toujours demandé pourquoi son maréchal n'avait pas exécuté les ordres qu'il avait reçus.

D'après Gourgaud (campagne de 1815, page 47) l'Empereur, après lui avoir donné ces ordres (celui d'occuper les Quatre-Bras) ajouta :

« Monsieur le Maréchal, vous connaissez bien la position des Quatre-Bras ? » — « Oui, Sire, répondit le Maréchal, comment ne la connaîtrais-

Lucien Laudy.

je pas ? Il y a vingt ans que j'ai fait la guerre en ce pays ; cette position est la clé de tout. » — « Eh bien, lui dit l'Empereur, ralliez-y vos deux corps, et, s'il est nécessaire, élevez-y quelques redoutes : pressez la marche de d'Erlon, et qu'il rappelle tous les détachements qu'il aura laissés aux ponts sur la Sambre : tout doit être rallié avant minuit. » Ney partit aussitôt : « Fiez-vous à moi ; dans deux heures, nous serons aux Quatre-Bras, à moins que toute l'armée ennemie n'y soit ! ».

Pages 48 et 49, Gourgaud ajoute :

« On se demande pourquoi Ney n'a-t-il pas occupé cette position des Quatre-Bras ? Il paraît que le souvenir de sa conduite de 1814, et, dernièrement, en mars 1815, occasionnait en lui un bouleversement moral, qui se faisait sentir dans toutes ses actions. D'ailleurs, ce maréchal, le premier des braves au feu, prenait souvent le change dans des dispositions de campagne. Instruit par sa cavalerie légère que l'ennemi n'avait que peu de forces aux Quatre-Bras, il jugea plus prudent de rester à hauteur des coups de canon qu'il entendait sur sa droite et dirigea la division Gérard comme une avant-garde sur Fleurus. Voulant cependant paraître avoir exécuté ses ordres, il rendit compte à S. M. qu'il occupait les Quatre-Bras par une avant-garde et que ses masses étaient en arrière. »

On a dit et redit que le récit de Gourgaud n'inspire pas grande confiance, par le fait que, prenant la défense de l'Empereur, il avait tout intérêt à parler comme il l'a fait et on juge Heymès beaucoup plus véridique. Ceci est une appréciation. Nous nous contenterons de faire remarquer que le colonel Heymès avait, lui, tout intérêt à dire ce qu'il a dit puisqu'il défendait la mémoire du maréchal Ney. Pourquoi toujours ajouter foi aux dires d'Heymès et rejeter systématiquement le témoignage de Gourgaud ?

Et puis, Heymès était un témoin *oculaire* soit. Il resterait, toutefois, à établir que ce témoin oculaire a été aussi un témoin *auriculaire* ; s'il assista à l'entretien, ce fut vraisemblablement à distance respectueuse, et le maréchal, en le rejoignant, dut le mettre plus ou moins complètement au courant de ce que l'Empereur lui avait dit comme le fait judicieusement remarquer l'auteur anonyme du *Précis de la Campagne de 1815 dans les Pays-Bas*. (Bruxelles, Librairie militaire Muquardt, 1887, p. 82).

Et Grouchy ? Grouchy dit, lui, que l'Empereur, en sa présence, blâma la conduite de Ney qui avait suspendu le mouvement de ses troupes au lieu d'exécuter les ordres qui lui prescrivaient de se porter aux

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

Quatre-Bras. Enfin, il y a, quoiqu'on en dise, le bulletin de l'armée rédigé à Charleroi, dans la soirée ou la nuit du 15 (Moniteur du 18 juin) et qui porte que « l'Empereur a donné le commandement de la gauche au prince de la Moskowa qui a eu, ce soir, son quartier général aux Quatre-Chemins (c'est-à-dire aux Quatre-Bras) sur la route de Bruxelles. »

Que certains historiens tournent la phrase comme ils voudront, il n'en demeure pas moins vrai que l'Empereur était *persuadé* que Ney occupait la position et que, dans ces conditions, il demeure avéré, sans discussion aucune, que la position des Quatre-Bras était bien le point que Ney *devait* atteindre le soir du 15 Juin.

Les adversaires de cette thèse prétendent que le texte du *Moniteur* ne prouve rien du tout, qu'un mot courait à cette époque qui, passé à l'état de proverbe, disait : *Menteur comme un bulletin* et même que la position des Quatre-Bras était mauvaise pour l'armée française.

Pourquoi alors, si cette position était si défavorable aux Français, l'Empereur aurait-il senti le besoin de mentir aux populations en disant qu'elle était occupée par ses troupes? C'est donc que la position était bonne ? Puisque le nom des Quatre-Bras se trouve mentionné dans le Bulletin, c'est qu'il en a été question lors de l'entrevue de Charleroi. Encore un coup, l'Empereur était persuadé que Ney devait se trouver, au moment où on rédigeait le bulletin, c'est-à-dire le 15 au soir, là où il l'avait envoyé. N'oublions pas que Ney, qui n'occupa pas le carrefour — pas plus le 15 que le 16 — ne rendit compte à l'Empereur des opérations de l'après-midi et de la soirée du 15 qu'à 11 heures du soir alors qu'il se trouvait à Gosselies. Cette dépêche de Ney ne parvint donc, à Charleroi où se trouvait l'Empereur qu'après minuit, c'est-à-dire le 16. Or, le bulletin, nous l'avons dit, avait été rédigé dans la soirée ou la nuit du 15 avant minuit puisque, précisément, il est daté du 15 juin.

Ceci posé, revenons-en à la marche en avant de Ney. Nous avons laissé le maréchal au moment où l'Empereur venait de lui donner le commandement des 1^{er} et 2^e corps.

Ney rejoignit immédiatement le 2^e corps qui se trouvait devant Gosselies, au moment où il allait prononcer l'attaque contre les Prussiens qui occupaient la ville. A 4 heures de l'après-midi, Reille entrait

Lucien Laudy.

dans Gosselies. Le maréchal se porta ensuite en avant, par la route de Bruxelles, avec la cavalerie de la Garde, avec cette cavalerie dont, précisément l'Empereur lui avait expressément défendu de se servir. Est-ce désobéissance de la part de Ney ou bien est-ce Heymès qui s'est « trompé » une fois de plus ?

Pour nous, nous ne pensons point que l'Empereur aurait donné au maréchal des forces en lui défendant de les employer ; et voilà alors Heymès pris une fois de plus en défaut (1).

Bref, Ney arrive à Frasnes, à 4 kilomètres des Quatre-Bras, et se trouve brusquement face à face avec les avant-postes de l'armée anglo-hollandaise. Il y avait là une brigade de Nassau et une batterie à cheval hollandaise. Sous l'avance française, le prince Bernard de Saxe-Weimar se replie immédiatement avec sa brigade vers les Quatre-Bras. Ney le suit prêt à attaquer, quand il entend, sur ses derrières, tonner le canon de Gilly. Il était près de sept heures. Les troupes de Reille étaient fatiguées par seize heures de marches et de combats. Gérard, envoyé vers Heppignies, faisait savoir que de nombreuses troupes prussiennes se concentraient vers Fleurus, à 12 kilomètres de là. Ney, se croyant menacé sur son flanc droit et sur ses derrières, et ne sachant pas exactement peut-être ce qu'il avait devant lui, jugea l'aventure trop risquée et, au lieu de culbuter les quatre mille hommes qui tenaient les Quatre-Bras, et qui n'eussent pas résisté dix minutes, il se retira à Gosselies pour y passer la nuit laissant l'avant-garde de ses troupes à Frasnes !

Il était neuf heures et demie lorsque Ney rentra à Gosselies pour y établir son quartier général.

L'habitation qui servit de quartier général au prince de la Moskowa existe encore telle qu'elle était en juin 1815, dans la rue St-Roch. Elle appartenait, à cette époque, à M. Melchior Joseph Dumont, époux de Suzanne Monseu, père et mère de plusieurs enfants parmi lesquels Camille (1806-1893) devenue la femme de M. François-Joseph Drion, de Gosselies. C'est de cette dame et de ses sœurs que la famille Drion a conservé un intéressant récit.

(1) Le fait que la Division de la Garde Lefèvre-Desnoëttes fut immédiatement employée à l'avant-garde démontre le peu de crédit que mérite le récit entre Napoléon et le Maréchal Ney reproduit par le colonel Heymès. L'Empereur aurait dit, d'après Heymès : « Je vous donne les deux Régiments de Chasseurs et Lanciers de ma garde, mais ne vous en servez pas. (Note du Général Pollio) *Waterloo* p. 161.

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

Ce récit, nous en devons la primeur à un des descendants de Mme François-Joseph Drion. M. le baron Adolphe Drion du Chapis, à qui les chercheurs ne s'adressent jamais en vain, a bien voulu nous donner des détails, précieux à plus d'un titre, sur la nuit du maréchal Ney à Gosselies, et non seulement sur le maréchal Ney, mais encore sur les séjours de l'Empereur et du maréchal Blücher, dans la maison de la rue Saint-Roch. Que M. le baron Drion veuille bien trouver ici nos chaleureux remerciements pour son intéressante communication. La tradition de famille pieusement conservée éclairera d'un jour nouveau un des côtés le plus intéressant du grand drame de 1815.

Nous retrouvons une partie de cette tradition dans un article publié par Clément Lyon (*Education populaire de Charleroi*, n° du 16 novembre 1893). Voici un extrait de cet article qui renferme quelques erreurs que nous rectifierons par la suite :

« Le 15 juin 1815, il pouvait être 4 h. 1/2 lorsque Ney arriva à Gosselies d'où il poussa jusqu'à Frasnes pour communiquer avec l'avant-garde de son corps d'armée. Il revint à Gosselies vers 6 heures (1) chez un des notables, M. Melchior Dumont où il soupa et se fit préparer un lit pour y passer la nuit non sans avoir recommandé qu'on y mit de nombreux matelas; ce n'était plus le soldat élevé au milieu des camps; c'était le chef dont les délices de Capoue avaient déjà diminué l'énergie et atténué les vertus militaires. On assure même qu'il prit goût aux excellents bourgognes de son hôte. Cependant, bientôt l'inquiétude le saisit. Il n'a peut-être pas bien compris la pensée de l'empereur; il est irrésolu; il se lève de table, fait seller son cheval, et, suivi d'un aide de camp, vers neuf heures du soir, il court, à bride abattue, à Charleroi où il trouve Napoléon chez M. Ferdinand Puissant. Il pouvait être dix heures lorsqu'il franchit la grille du château construit dans le style empire quelques années auparavant (1810).

« L'Empereur, contrarié, s'étonne de n'avoir pas été compris; il répète et précise ses instructions. Il ne s'explique pas les irrésolutions du maréchal. Il regrette le temps si précieux qu'il a déjà perdu. Cependant, il le retient encore pour causer pendant qu'il prend une collation, qu'on lui prépare à l'étage une chambre à coucher et que sa garde s'installe dans le parc.

...Enfin, ce n'est que vers deux heures du matin qu'ils se quittent et Ney revient coucher pendant quelques heures seulement chez M. Melchior Dumont, puisque le 16 juin, à 5 h. 1/2 (2) il est déjà à cheval sur la route de Frasnes pour veiller à la marche en avant de son corps d'armée. »

(1) Vers 9 heures et demie et non vers 6 heures.

(2) Erreur : lire à 7 heures.

Lucien Laudy.

Laissons momentanément le récit de la chevauchée nocturne de Ney et celui de sa présence si matinale sur la route de Frasnes pour ne nous occuper que de la première partie du récit — la seule exacte.

La grand'mère de M. le baron Drion lui a confirmé le récit quant au fameux souper et quant à la haute estime que manifesta le maréchal pour le fin bourgogne de M. Dumont. Elle se souvenait très bien de tout cela. Elle ajoutait :

« Ney prétendait ne pouvoir dormir que sur plusieurs matelas que notre personnel fut obligé de lui fournir. Les dépêches de l'Empereur arrivaient successivement, lui enjoignant de partir tout de suite et de se porter en avant. Mais Ney ne bougeait pas. Enfin, il se mit en marche après avoir perdu du temps. On nous a dit que cette perte de temps l'avait empêché de battre rapidement et suffisamment les Anglais aux Quatre-Bras, le 16 juin, ce qui eut une répercussion sur la journée du 18 à Waterloo. J'étais enfant, en 1815; lorsque le dîner du maréchal fut prêt, le cuisinier m'administra une tape pour avoir trempé mon doigt dans la crème qu'on allait servir ».

Si l'on consulte le livre d'Henry Houssaye, on constate que le récit de Mme Drion, bien loin d'être en opposition avec les faits rapportés par cet auteur, sert plutôt à les éclaircir.

Mais à quel moment faut-il placer le fameux dîner signalé par le souvenir de famille? Evidemment pas lors de son arrivée à Gosselies vers 3 h. 1/2 ou 4 heures, car le maréchal y séjourna trop peu de temps pour avoir pu y dîner. Ney poussa à Frasnes mais ce ne fut que pour y rester peu de temps, de manière à revenir, le même soir, à Gosselies. Houssaye dit que le maréchal arriva *en vue* des Quatre-Bras, vers 7 heures.

Souignons, en passant, que M. le baron Drion nous fait remarquer que Ney ne pouvait apercevoir, du village même de Frasnes, la position des Quatre-Bras, cachée qu'elle était par la crête de partage séparant le bassin de la Meuse de celui de l'Escaut. Si Ney était *en vue* des Quatre-Bras il ne pouvait se trouver qu'au hameau des Balkans, hameau dépendant de Frasnes.

C'est donc vers neuf heures du soir, après avoir laissé son avant-garde à Frasnes, après l'escarmouche qui prit fin vers huit heures, que le maréchal revint à Gosselies, dans la maison de M. Melchior Dumont et c'est à 9 h. 1/2 au moins qu'eut lieu le souper. Quant à

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

la dégustation du bourgogne de son hôte, elle suivit vraisemblablement le* souper, bien après onze heures du soir, comme nous le verrons par la suite.

Parlons tout d'abord de cette fameuse entrevue de Napoléon et de Ney à Charleroi, dans la nuit du 15 au 16 juin, entrevue certifiée par les uns et mise en doute ou niée par les autres. Disons carrément que cette entrevue *n'a jamais eu lieu*.

Clément Lyon, pour ce qui concerne la visite nocturne de Ney à l'Empereur, s'est tout simplement basé sur les dires du colonel Heymès — encore lui ! — lequel rapporte :

« Ney soupa et conféra avec lui, depuis minuit jusqu'à deux heures du matin »... (page 5).

« A minuit, il (Ney) rendait compte, à Charleroi, des dispositions qu'il avait prises; l'Empereur le retint à souper, lui donna ses ordres, et reçut le maréchal avec la franchise du camp. Il lui fit part de ses projets, et de ses espérances pour la journée du 16 qui allait commencer. Il s'entretint longuement avec lui dans la nuit du 15 au 16. Tous les grands officiers du quartier général purent l'attester... Le 16, à deux heures du matin, le maréchal revint à Gosselies où il s'arrêta quelques instants pour communiquer avec le général Reille; il lui donna l'ordre de partir dès qu'il le pourrait, avec ses deux divisions et son artillerie, de se rallier à Frasnes où le maréchal se rendit presque aussitôt ». (1)

Ceci est de la plus haute fantaisie.

Nous ne voyons pas du tout Ney, après avoir copieusement soupé chez M. Melchior Dumont, souper derechef avec l'Empereur à Charleroi.

Le récit du colonel Heymès est insoutenable pour l'excellente raison que, le 15 juin, à *onze heures du soir*, *Ney envoyait à l'Empereur son rapport de la journée du 15*, rapport commençant par ces mots : Conformément aux ordres de l'Empereur, je me suis rendu, cet après-midi, sur Gosselies pour en déloger l'ennemi... etc. Voilà donc Ney qui écrit à l'Empereur, à onze heures du soir, précisément à l'heure

(1) *D'Elchingin*. Documents inédits sur la campagne de 1815.
Piérard (Le Drame de Waterloo, page 78) assure que Ney vint à Charleroi le 15 juin, à 11 heures, ce qui est encore plus invraisemblable et Clément Lyon (voir plus haut) que Ney quitta Gosselies à neuf heures, c'est-à-dire au moment précis où, historiquement, le maréchal entra dans la maison Dumont. Mais que conclure du récit de Heymès qui voudrait faire croire que Ney revint de Charleroi, après avoir donné à Reille « l'ordre de partir », se rendit *presque aussitôt* à Frasnes, ce qui ferait au plus tard 3 heures 1/2 du matin, alors qu'il est certifié que Ney quitta Gosselies à 7 heures ! Ce *presque aussitôt* est délicieux.

Lucien Laudy.

à laquelle il aurait dû, s'il fallait en croire Heymès, monter à cheval pour arriver à Charleroi à minuit !

Ney n'a donc pas été à Charleroi. D'ailleurs, nous avons dit plus haut que le maréchal avait passé la nuit du 15 au 16, chez M. Melchior Dumont, ce qui est indéniable.

Il eût été, en outre, très étrange que l'Empereur ait retenu le maréchal à Charleroi jusqu'à deux heures du matin alors qu'il le pressait de se porter en avant. Napoléon, au cours de son entretien avec Ney, se serait plaint de son retard et l'aurait retenu pendant deux heures ? C'est là une contradiction aussi flagrante qu'in vraisemblable. Nous ne voulons pas dire ici que Ney eut dû attaquer pendant la nuit, loin de là, mais Ney qui se serait trouvé à deux heures du matin à Charleroi n'aurait regagné Gosselies qu'à trois heures du matin au plus tôt.

Or, un ordre général de l'Empereur prescrivait que les troupes, qui devaient se porter les premières au devant de l'ennemi, se mettraient en marche *dès 3 heures !*

Napoléon lui-même se levait entre 3 et 4 heures pour s'occuper du mouvement de ses troupes. En retenant Ney jusqu'à deux heures du matin, l'Empereur aurait privé son maréchal de tout repos et l'aurait empêché de se soumettre à une règle qu'il s'imposait lui-même.

Et si véritablement cette fameuse entrevue avait eu lieu, on en aurait retrouvé des traces dans les divers ordres envoyés par l'Empereur au maréchal dans la matinée du 16 juin.

Et voici le second point acquis : Ney n'a pu se rendre, pendant la nuit du 15 au 16 juin, c'est-à-dire de minuit à deux heures du matin, auprès de l'Empereur à Charleroi ainsi que l'affirme intrépidement Heymès :

Mais une autre question vient se greffer sur celles dont nous croyons bien avoir donné la solution.

La non-occupation des Quatre-Bras a-t-elle eu une sérieuse influence sur les événements de 1815 ? (1).

(1) L'Empereur, à Sainte-Hélène, donnait ainsi les raisons qui avaient provoqué sa défaite. « Voyez à Waterloo, je devais vaincre cent fois pour une, toutes les chances de la campagne étaient pour nous ; il a fallu que Ney, le brave des braves, s'y laissât arrêter pendant toute une journée, avec quarante-deux mille Français par quelques milliers d'hommes ».

Remarquons ici, que Ney n'avait que 18.000 hommes à Quatre-Bras, les autres troupes étant en retard.

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

Ceci est une autre affaire ! Les historiens ne sont pas d'accord sur ce point et ne le seront jamais. On fera encore couler des flots d'encre sans arriver à une solution définitive et, ce, pour l'excellente raison que voici : *On sait aujourd'hui ce qui est arrivé, alors que les Quatre-Bras furent occupés par les Alliés, mais on ignorera toujours, et pour cause, ce qui se serait produit si Ney s'était emparé, soit le 15 au soir, soit le 16 au matin, de cette position importante quoiqu'on en dise.*

Rien n'est plus aisé, après coup, que de gagner des batailles sur le papier. Il n'est guère d'obstacles qu'on ne franchisse et dans ces sortes de combats fictifs l'ennemi finit toujours par être battu — et comment ! C'est une consolation platonique qui ne fait de tort à personne, sans doute, mais ce n'est, hélas ! pas de l'Histoire.

Certains auteurs assurent que si Ney avait occupé les Quatre-Bras, Wellington n'aurait pas accepté le combat, et la jonction, entre ses troupes et celles de Blücher eût été certaine plus à l'arrière — ce qui aurait réduit à néant le plan de l'Empereur qui avait précisément pour but de battre Wellington et Blücher séparément ; d'autres soutiennent que Ney, occupant les Quatre-Bras, aurait eu 40.000 hommes sur les bras, d'autres encore que Wellington aurait très bien pu s'appuyer sur Genappe ou sur Mont St-Jean ou au-delà de Bruxelles. Il en est qui croient dur comme fer que le généralissime anglais aurait tout simplement abandonné la partie. Quelles suppositions n'a-t-on pas faites ?

Pour le colonel Grouard, la position des Quatre-Bras était bonne pour les Alliés et dangereuse pour Ney. Pourquoi ? Encore une fois *on n'en sait rien* et toutes les suppositions que les plus habiles stratèges pourront faire à ce sujet ne servent pas à grand chose.

Un fait est là, brutal : Ney avait reçu l'ordre d'occuper les Quatre-Bras et il ne l'a pas fait. Voilà tout.

S'il s'était assuré de cette position, le 15 au soir, rien n'indique que la chose n'eût pas été excellente. En admettant même qu'elle eût été dangereuse ou mauvaise, *c'était là l'affaire de l'Empereur qui seul était le maître.* Ney devait donc obéir aux ordres reçus, sans plus. Depuis quand les sous-ordres ont-ils le droit de discuter les décisions d'un chef ?

Lucien Laudy.

Constant de Rebecque, lui, occupa les Quatre-Bras sans les ordres et même à l'encontre des ordres de Wellington qui ne put faire autrement que de le féliciter lorsqu'il arriva, dans l'après-midi du 16, au fameux carrefour. On a dit depuis des choses fort flatteuses sur l'initiative du chef d'état-major du corps du Prince d'Orange. Parbleu ! l'affaire avait tourné au bénéfice des Alliés et l'Empereur lui témoigna par la suite, et fort indirectement d'ailleurs, son admiration (1). On pourrait se demander ce qu'il serait advenu de Constant de Rebecque, si Ney « eût poussé, selon l'ordre de l'Empereur, tout ce qu'il avait devant lui ». Par sa désobéissance à Wellington, Constant de Rebecque eût été traduit devant le Conseil de guerre sans autre forme de procès. La chose lui a réussi aux Quatre-Bras, mais elle pouvait tout aussi bien très mal tourner.

« Si le maréchal Ney avec sa bouillante impétuosité habituelle avait marché résolument, le 15, jusqu'à Quatre-Bras et s'était emparé de ce point, écrit le Général-major de Heusch, il y a bien des *probabilités* que la journée du 16 juin eût vu la défaite complète de l'armée alliée; mais ses troupes de tête ne dépassèrent point Frasnes-lez-Gosselies que les soldats de la brigade hollando-belge Saxe-Weimar, de la division Perponcher, occupaient par l'initiative du général de Constant de Rebecque. Ce fait était capital. On peut dire que cette initiative fut l'acte le plus heureux de toute la campagne, sur laquelle elle eut une influence considérable ». (2)

On remarquera que le Général Major de Heusch n'émet qu'une *probabilité* de réussite pour Ney dans le cas où il eût occupé les Quatre-Bras, le 15 juin, et non une *certitude* et ne qualifie l'initiative de Constant de Rebecque *d'acte le plus heureux* que parce qu'on sait aujourd'hui ce qui en est résulté.

Répétons, une fois de plus, qu'il est absolument impossible de certifier d'une manière absolue ce qui serait advenu si Ney avait occupé les Quatre-Bras dès le 15 au soir.

(1) Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Sans l'héroïque détermination du prince d'Orange, qui avec une poignée d'hommes a osé prendre position aux Quatre-Bras, je prenais l'armée anglaise en flagrant délit et j'étais vainqueur comme à Friedland. Le prince d'Orange a fait preuve dans cette journée qu'il avait le coup d'œil et le génie de la guerre ».

A la vérité, le Prince d'Orange n'était pour rien dans l'occupation des Quatre-Bras, tout occupé qu'il était à Bruxelles à s'appêter pour aller dîner avec Wellington et ensuite à assister au bal de la duchesse de Richmond.

Cette initiative revient uniquement à Constant de Rebecque et à nul autre.
(2) C^{te} L. CAVENS : *Quatre-Bras* — 1815-1908 — p. 7. Lettre du Général major Baron de Heusch. Bruxelles, 27 mai 1908.

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

Blücher ne savait pas exactement ce qu'il avait devant lui. Wellington non plus, pas plus que l'Empereur, d'ailleurs. Les deux premiers avaient très mal manœuvré, principalement Wellington, qui, instruit de l'arrivée de l'armée impériale, perdit du temps avant de se décider à agir et dont les premiers ordres, par la suite, furent loin d'être parfaits. Sans la désobéissance de Constant de Rebecque, qui peut affirmer ce qui serait advenu ?

Et puisque, dès le début, Wellington avait commis, non pas une faute, mais des fautes, *rien ne dit qu'il n'en aurait pas commis d'autres dans le cas où Ney eût occupé les Quatre-Bras, dès le 15 juin, au soir.* Tout au plus, pourrait-on affirmer qu'il n'aurait jamais été question des marches et des contre marches du corps d'Erlon dans la journée du 16 juin. C'était *peut-être* la victoire pour l'Empereur...

*
**

Quant à nous, nous ne pensons pas que la non-occupation des Quatre-Bras, par Ney, le 15 juin au soir, fut une des causes initiales de la perte de la bataille de Waterloo et, d'accord avec Jomini, nous croyons bien que Napoléon dut se féliciter « que sa gauche fût restée à hauteur du reste de l'armée qui bivouaquait autour de Lambussart, car ici cette aile n'était point aventurée, et pouvait, dès 5 heures du matin, aller occuper les Quatre-Bras, en même temps que Grouchy marcherait vivement sur Sombreffe » (campagne de 1815, correspondance entre le lieutenant-général baron Jomini et M. le duc d'Elchingen).

Mais on sait que Ney n'occupa jamais les Quatre-Bras tant qu'il eut des ennemis devant lui, sauf pendant un moment, pendant le combat du 16, alors que les cuirassiers de Kellermann parvinrent au carrefour qu'ils durent abandonner aussitôt, n'ayant pas été soutenus par les cavaliers de Piré. Pas plus qu'il ne s'y trouva lorsque le 17 juin, après deux heures de l'après-midi, l'Empereur arriva aux Quatre-Bras, venant de Fleurus! Napoléon exprima son mécontentement en n'apercevant pas le maréchal, qui, la veille, avait si tardivement opéré. Une chose est évidente : Ney aurait dû, dès le point du jour, LE 16 JUIN, reprendre l'exécution différée la veille alors qu'il n'avait que très peu de troupes devant lui. Il suffirait qu'elle eût lieu vers 8 à 9 heures du matin.

Lucien Laudy.

« Lorsqu'on opère à la distance d'une marche du quartier-général, écrit Jomini, et qu'un mouvement prescrit se trouve retardé par des incidents, il doit, naturellement, être exécuté aussitôt que possible, tant qu'il n'est pas révoqué » (Jomini, ouv. cité, pp. 8 et 9).

Mais Ney ne bouge pas. Il laisse s'écouler les heures. Il ne sort pas de son apathie. Dans la nuit, le maréchal reçut l'ordre de se porter vivement sur les Quatre-Bras, dira Napoléon à Sainte-Hélène, ce qui concorde avec les dires de Mme Drion : « Les dépêches de l'Empereur arrivaient successivement »...

Toujours est-il que Ney ne quitta Gosselies qu'à sept heures du matin, alors que, dès le point du jour « il aurait dû appeler à Frasnes les divisions de Bachelu, de Jérôme et de Foy, toute la cavalerie et masser, en avant de Gosselies le corps de l'Erlon » (Houssaye). *A dix heures du matin, les troupes n'avaient pas encore pris les armes!!!*

On sait ce qu'il advint.

Ney ne sortit de son inertie que dans le cours de l'après-midi. Pendant la bataille, il fut magnifique de bravoure et de témérité. Mais, déjà, il était trop tard. Les renforts anglais étaient arrivés de Bruxelles aux Quatre-Bras et le maréchal, malgré ses attaques successives, malgré sa bravoure folle sur le champ de bataille, ne put emporter la position. Le combat des Quatre-Bras tourna à l'avantage des Alliés.

On aura beau nous dire que Ney, en accrochant Wellington aux Quatre-Bras, a empêché celui-ci d'aller au secours des Prussiens comme il l'avait promis, il n'en reste pas moins vrai que Wellington accrocha, lui, Ney à cet endroit et ne lui permit point d'envoyer des renforts à l'Empereur. Et l'on peut dire que les deux adversaires se sont arrêtés mutuellement pour le plus grand profit de Blücher.

On peut également reprocher au maréchal d'avoir laissé l'Empereur sans nouvelles de ce qui se passait aux Quatre-Bras. De toute la journée, Ney ne lui fit parvenir aucun avis. Ce ne fut qu'à dix heures du soir seulement que l'Empereur reçut un rapport du maréchal, mais un rapport si succinct qu'il ne s'y trouvait aucun détail sur la bataille, ni sur les positions occupées, après l'action, par les deux armées ! Indirectement, l'Empereur savait que Ney avait été aux prises avec les

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

Anglais ; mais il ignorait l'issue de la lutte. Disons ici que Ney, qui savait que Napoléon avait attaqué les Prussiens dans l'après-midi du 16, ignorait encore, à dix heures du matin, le 17, si l'Empereur avait vaincu oui ou non. On jugera par là du chaos qui régnait, soit dans la transmission des ordres, soit dans le service des renseignements de l'armée impériale.

*
**

Une des grandes fautes de l'Empereur fut d'avoir appelé le maréchal Soult au poste de major-général de l'armée du Nord. Soult, nommé ministre de la guerre sous la 1^{re} Restauration, avait, par ses rigueurs envers ses anciens compagnons d'armes, son affectation de royalisme outré, exaspéré le peuple et l'armée. C'était lui qui avait rétabli les aumôniers dans les régiments. Lors de la cérémonie dite expiatoire du 21 janvier 1815, ne l'avait-on pas vu, le cierge à la main, simuler les genuflexions et les dévotions d'un sacristain ? Quand il s'était agi d'ériger une colonne à la mémoire des émigrés de Quiberon, ne l'avait-on pas entendu déclarer tout haut « qu'il ne manquait à sa gloire que d'avoir été le compagnon d'armes des émigrés » !

Lorsque Napoléon débarqua sur le sol français, il l'avait, dans son fameux ordre du jour adressé aux soldats, traité d'aventurier, d'insensé et de dément ! Il engageait les soldats à se rallier « autour de la bannière des lis, à la voix de ce père du peuple, de ce digne héritier des vertus du grand Henri ».

Tout cela n'avait pas empêché l'Empereur de l'appeler encore à son service. Napoléon avait préféré cet illustre caméléon pour être major-général de l'armée au maréchal Jourdan qui, à cause de son patriotisme éprouvé et des opérations militaires qu'il avait autrefois dirigées aux lieux qui allaient devenir le théâtre de la guerre, était bien plus à même d'occuper ce poste.

Soult était l'incurie personnifiée. Un seul fait le prouvera : Au début de juin, l'Empereur avait ordonné à Soult de faire partir pour la frontière les régiments de cavalerie qui étaient autour de Laon. Lors de son passage dans cette ville Napoléon fut tout surpris de les y voir. Soult n'avait pas transmis les ordres !

Lucien Laudy.

Maintenant, il nous reste un dernier point à examiner :

Quelle fut la cause de l'inertie du maréchal Ney? Peut-on l'attribuer au bourgogne si généreusement ingurgité chez M. Melchior Dumont de Gosselies? Les deux ou trois bouteilles de bourgogne bues ou bues en trop par le maréchal furent-elles la cause de la non-occupation du Quatre-Bras le matin du 16 juin?

Il y a quelques années, nous avons conclu, un peu intrépidement peut-être, par l'affirmative (*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 10 décembre 1929). Aujourd'hui, *sans être absolument convaincu que le bourgogne de M. Dumont n'y fut pas pour quelque chose*, car le témoignage de Mme Drion est formel : Ney s'était enivré à Gosselies, nous croyons qu'il ne faut pas tirer de ces délices une conclusion exagérée. En effet, l'inaction de Ney s'était déjà manifestée *avant* le bourgogne de M. Dumont comme elle se manifesta, le lendemain, à Frasnes; comme elle se manifesta longtemps *après* la digestion du « bon bourgogne ».

Au surplus, il convient de se rappeler que le maréchal Ney avait envoyé, le 15 juin, à onze heures du soir, à l'Empereur, un rapport sur la journée du 15. Or, si Ney avait été ivre comme l'atteste la tradition de famille de M. Drion, il n'aurait pas été en mesure de l'écrire. C'est donc que Ney n'a tâté un peu trop copieusement des crus de la cave de son hôte qu'à partir du moment où son rapport a été achevé.

Peut-on affirmer que Waterloo fut perdu parce que Ney s'était enivré pendant la nuit du 15 au 16 juin?

La victoire, pour l'Empereur, lors de la journée du 18 juin, n'a tenu qu'à un fil comme il s'en fallut de peu que Marengo ne fût une défaite.

La vérité, croyons-nous, est que Ney n'était plus le même homme, comme bien des maréchaux et des généraux. Riches et au faite des honneurs, les anciens lieutenants de l'Empereur s'étaient laissé amollir. Ils avaient perdu leur énergie. Déjà, en 1813, Napoléon avait dit d'eux « qu'il leur fallait des lits moelleux, de longues nuits, que les fatigues de la guerre étaient devenues trop fortes pour leurs corps affaiblis ! » Néanmoins, en 1815, au lieu de les congédier, de placer à ses côtés des généraux plus jeunes, plus purs surtout de tout antécédent

Le Bourgogne du Maréchal Ney.

équivoque, plus actifs et plus dévoués parce qu'ils avaient de la gloire à conquérir et leur fortune à faire, il préféra appeler à lui ses anciens compagnons d'armes.

Rostand, avec son âme de poète, a nettement défini la situation, quand il fait dire par un de ses personnages dans « l'Aiglon » :

La fatigue !

*Que voulez-vous ?... Toujours l'Europe qui se ligue
Être vainqueur, c'est beau, mais vivre a bien son prix.
Toujours Vienne, toujours Berlin, — jamais Paris
Tout à recommencer toujours !... on recommence
Deux fois, trois fois, et puis... C'était de la démence
A cheval, sans jamais desserrer les genoux !
A la fin, nous étions trop fatigués !...*

La fatigue fut cause de tout, non point seulement la fatigue physique, mais la fatigue morale qui est la pire. Sans la fatigue des compagnons d'armes de l'Empereur, tout aurait pu être sauvé et Waterloo fût peut-être demeuré un bourg ignoré.

Mais l'heure avait sonné au grand cadran de l'Histoire et il était écrit, dans le grand livre des destinées humaines, que l'étoile de l'Empereur s'effacerait au firmament de ce 18 juin tragique. La Victoire était lasse de planer sur les armées impériales de ce petit officier d'artillerie qui à coups de canon avait sapé les trônes des vieilles monarchies européennes et qui avait osé concevoir un rêve sublime. Peut-être « gênait-il Dieu » comme l'a écrit Victor Hugo.

Waterloo devait être l'ultime coup de tonnerre de ce drame épique dont le décor du dernier acte allait être l'humble maison de Longwood dressée sur le roc brûlé de Sainte-Hélène...

Lucien LAUDY.

LA MAISON DUMONT A GOSELIES

Telle qu'elle était en juin 1815, avons-nous dit précédemment, la maison de M. Melchior Dumont se voit encore dans l'étroite rue Saint-Roch de la petite ville de Gosselies.

Bâtisse imposante, construite au début de l'Empire, la propriété de M. Dumont devait être, à l'époque, l'habitation la plus importante du bourg, ce qui la fit choisir, lors du passage de l'armée française, tout d'abord pour servir de quartier général à Ney, ensuite pour y abriter pendant quelques instants Napoléon et, enfin, recevoir le maréchal Blücher lorsque les Prussiens arrivèrent à Gosselies.

La demeure de M. Dumont, tout en ne constituant qu'un bloc unique, n'en comporte pas moins deux parties ; l'une, celle de droite qui servait, en ce temps là, de magasin ou d'entrepôt pour le commerce en gros d'une clouterie, l'autre destinée à l'habitation des membres de la famille.

L'ancien entrepôt a grand air avec son immense porte cochère cintrée et ses fenêtres qui trouent sa façade de briques blanchies et on se demande ce qu'il faut aimer le plus : ou de la façade d'un désuet charmant de l'ancien magasin ou de celle du corps de logis qui a belle allure avec ses deux étages aux croisées larges, hautes et symétriques.

A l'intérieur de cette dernière habitation, un large corridor sépare l'immeuble en deux parts égales. Dans ce corridor, un escalier monumental et de grand style mène aux étages.

Derrière l'immeuble, un parc dévale en pente douce jusqu'aux jardins de la rue des Tanneurs et donne accès à la chaussée de Courcelles. C'est par cette sortie que la tradition de la famille Dumont fait, comme nous le verrons plus loin, passer l'Empereur, après la débâcle de Waterloo (1).

(1) Malheureusement, par suite de travaux souterrains effectués par les charbonnages de Gosselies, cette maison historique se lézarde et il est à craindre qu'un jour ou l'autre elle ne disparaisse complètement.

Les différents propriétaires depuis 1815 jusqu'à nos jours sont : 1^o M. Melchior Joseph Dumont (1762-1830) qui la tenait de son père M. Joseph Dumont. Elle passa ensuite entre les mains de 2^o Louise Dumont, fille de Melchior ; Louise Dumont (1810-1891), mariée à François Jean Emmanuel Ceulemans (1838) la légua à sa fille Camille Ceulemans qui eut pour héritier son cousin-germain, le baron Adolphe Drion du Chapois (fils de François Joseph et de Camille Dumont, dont descendent les barons Drion du Chapois actuels) né à Gosselies, le 15 mai 1831, et décédé en 1914. Il avait épousé à Chatelet, le 31 mars 1860, Laure Pirmez, décédée à Gosselies, en 1913, fille de Victor et d'Amédée Drion.

La Maison Dumont à Gosselies.

C'est encore à M. le baron Ad. Drion du Chapois que nous aurons recours pour donner des précisions sur le passage de l'Empereur à Gosselies. Ici, la tâche nous sera aisée car nous n'aurons qu'à suivre le manuscrit qu'a bien voulu nous confier M. Ad. Drion. On en saisira tout l'intérêt historique quand on saura que c'est bien la première fois que cette étude est donnée en entier et nous remercions une fois de plus l'auteur d'en avoir réservé la primeur aux lecteurs de la *Revue*.

Voici le second récit de Mme François-Joseph Drion :

« Pendant que nous dormions encore, on vint sonner chez nous. C'étaient des officiers français qui arrivaient à cheval. Ils accompagnaient un homme de petite taille *vêtu d'une fourrure* dont il avait relevé le col. Tous s'inclinaient respectueusement sur son passage. Ils demandèrent si l'on pouvait avoir quelque chose à manger pour celui qui les accompagnait. On leur dit que rien n'était préparé. Il ne restait, à la cave, qu'un poulet froid. Ils répondirent que c'était bien. Après le repas, ils demandèrent s'il existait une porte dans le mur du jardin, pour pouvoir sortir sans devoir repasser par la rue. Il y en avait une; elle s'ouvrait presque hors de la ville. On y conduisit par le jardin, le mystérieux personnage tandis que les chevaux y étaient menés par la rue, et il sortit par cette porte dérobée. Alors tous montèrent à cheval. Ils allaient à Philippeville ».

Pour parvenir à la porte du jardin, les chevaux avaient été conduits de la rue Saint-Roch, dans la rue du Spinois. Les voyageurs nocturnes durent nécessairement suivre le sentier qui relie la rue du Spinois à la ruelle du Marais. Il est certain qu'ils franchirent le ruisseau de Leuze, pour regagner la route de Philippeville qui n'est autre que la route de Gosselies à Charleroi, par Lodelinsart. Ce sentier leur permettait d'éviter l'agglomération de la ville de Gosselies sans être aperçus, seul motif plausible que laissait supposer leur singulière demande.

Le matin, en voyant, dans la ville, la cavalerie prussienne, M. Dumont et les siens devinèrent facilement l'identité du personnage qui, la nuit, s'était arrêté chez eux.

La maison restée indivise entre les quatre enfants du baron Drion (Adolphe, Emélie, Ernest et Ferdinand) échet à ce dernier par partage de biens de famille, fait en 1919.

Le baron Ferdinand Drion du Chapois, étant décédé, le 20 mai 1926, et son épouse Joséphine Bouvelle, le 5 janvier 1932, tous deux au château d'Hassonville, à Aye (Province du Luxembourg), la maison appartient encore actuellement en propriété indivise à leurs enfants.

A l'heure actuelle, la maison de la rue St-Roch est occupée par M. le baron Ernest Drion du Chapois, représentant à la Chambre, et bourgmestre de Gosselies, frère de M. le baron Adolphe Drion du Chapois qui a bien voulu nous donner tous les renseignements nécessaires sur l'immeuble de la rue St-Roch et les faits historiques qui s'y rattachent.

Lucien Laudy.

La tradition enregistrée par Clément Lyon, dans l'article que nous avons cité, diffère un peu de celle de Mme Drion. La voici :

« Dans la nuit du 18 au 19, vers 2 heures du matin (erreur : lisez 3 heures) plusieurs généraux revêtus et le visage à demi caché par leurs manteaux d'ordonnance, arrivèrent à cheval, à Gosselies, avec des masses de fuyards, qui, depuis la soirée, ne cessaient de précipiter leur course à travers la rue principale de la petite ville : fantassins, cavaliers, artilleurs, soldats du train des équipages, fuyaient dans l'obscurité, effrayés, harassés, découragés, appréhendant toujours d'être rejoints par les Prussiens.

Ces officiers s'arrêtèrent quelques instants chez M. Melchior Dumont, y prirent rapidement une collation et remontèrent vivement à cheval, en sortant par une ruelle derrière l'habitation. Aux marques de déférences que ces officiers généraux accordaient à l'un d'eux, Mme Dumont crut reconnaître Napoléon et elle demanda discrètement à l'un d'eux qui était le grand personnage qu'elle avait l'honneur de recevoir chez elle. C'est l'Empereur, Madame, répondit-il. C'était lui, en effet... Il arriva à Charleroi à pied (1) avec le général Bertrand et cinq ou six officiers au milieu des cuirassiers en désordre. Vers 3 heures du matin, (erreur, lisez : 5 heures) il traversa la ville, etc... »

On voit que cette version diffère bien peu de celle de la tradition conservée dans la famille de M. Drion. Nous avons consulté Houssaye pour savoir si, dans son récit des événements de la nuit du 18 au 19, il y a un moment où Napoléon lui échappe et qui pourrait coïncider avec celui de l'arrêt à la maison de la rue Saint-Roch.

« De Genappe, Napoléon avait gagné, à cheval, les Quatre-Bras avec Soult, Drouot, Bertrand, quelques officiers et une petite escorte des chasseurs de la garde et de gendarmes d'élite. Il y arriva vers 1 heure du matin » (erreur, lisez : 5 heures).

Houssaye ajoute que Napoléon attendit vainement la division Girard laissée, le 17, à Fleurus. Suivons l'Empereur et fixons l'emploi de son temps.

« Il met pied à terre dans une clairière du bois de Bossu, près d'un feu de bivouac qu'attisaient quelques grenadiers de la garde ».

Là, Napoléon donna encore des ordres. Comme les premières maisons des Quatre-Bras étaient déjà occupées par les Prussiens, on vint le supplier de se retirer car il n'était plus couvert. « Cédant à la néces-

(1) Napoléon à pied, alors que les personnages de son escorte étaient à cheval ? Cela est bien improbable !

La maison Dumont à Gosselies.

sité, il remonta à cheval et se mit en route pour Charleroi par Gosselies et Lodelinsart. A Charleroi, l'Empereur arriva vers 5 heures du matin. Au bout d'une heure, il reprit son cheval et se dirigea vers Philippeville où il arriva à neuf heures du matin ».

Il ne pouvait être plus de 2 heures, il ne pouvait même pas être 2 heures, lorsque l'Empereur quitta le bois de Bossu. Des Quatre-Bras contre lesquels s'appuyait une corne du bois de Bossu jusqu'à Charleroi, il y a 19 kilomètres 900. Mettons 20 kilomètres.

Comme Houssaye dit, dans son ouvrage, que Ney dut mettre 30 minutes pour faire 5 kilomètres 500, lorsqu'il quitta Charleroi pour rejoindre Reille qui se trouvait en arrière de Gosselies, Napoléon, si nous tablons sur la même allure, dut mettre environ 1 heure 50 pour aller des Quatre-Bras à Charleroi.

Mais de 2 heures à 5 heures, il y a un écart de trois heures : Napoléon aura mis 1 heure 10 pour atteindre Gosselies (14 kilomètres) et même moins de temps car il s'est agi plutôt d'une fuite que d'une promenade à cheval.

Etant parti vers 2 heures des Quatre-Bras, il dut arriver vers 3 h. 10 chez M. Dumont : pour atteindre Charleroi du même train, il en sera reparti vers 4 h. 1/4. Il est donc établi que rien ne se heurte à la tradition de famille. Au contraire, Houssaye, en s'appuyant sur les témoignages les plus sûrs, en disant que l'Empereur arrive à Charleroi vers 5 heures, lui laisse amplement le temps nécessaire pour faire une halte. Il est manifeste que la situation devenait intenable pour Napoléon. Il ne pouvait plus demeurer plus longtemps au bois de Bossu, vu le danger qu'il courait, et, en l'y laissant jusqu'à 2 heures, nous dépassons l'heure réelle du départ. On peut, comme nous l'avons dit, affirmer que son allure fut précipitée.

Nous ne prétendons pas, néanmoins, que *tout* le trajet des Quatre-Bras à Gosselies se fit à grande allure, mais, au départ, il fallait, de toute nécessité, prendre de l'avance, car Gneisenau, chef prussien, arrivait pendant la nuit déjà entre Frasnes et Gosselies, soit en-deçà des Quatre-Bras et descendait au cabaret portant l'enseigne « *A l'Empereur* », où il suspendit la poursuite et logea.

Lucien Laudy.

De plus, il est établi que des cavaliers prussiens arrivèrent dans la ville de Gosselies vers 7 heures du matin. Notre conclusion est que la présence de Napoléon à Gosselies et le séjour qu'il fit dans la maison Dumont ne sont pas incompatibles avec les faits historiques rapportés par Houssaye.

Ce qui est pour le moins surprenant, c'est que Houssaye, si attentif à rendre compte, heure par heure, des actes de l'Empereur, n'ait pas remarqué la lenteur avec laquelle ce parcours des Quatre-Bras à Charleroi aurait été effectué, l'ennemi menant la poursuite, et que, l'historien ne se soit pas posé la question de savoir si l'Empereur n'avait pas dû chercher à se restaurer à mi-chemin, lui qui avait été privé de sa batterie de cuisine dans le désarroi de Genappe. Il était naturel que l'Empereur se fût arrêté quelque part pour se restaurer.

Enfin, l'Empereur n'avait pas de temps à perdre. Il s'agissait de regagner Paris au plus tôt, la preuve en est qu'à Charleroi même, il ne stationna qu'une heure. Mais en-deçà de Charleroi, le contact de l'ennemi n'était plus à craindre. C'est ainsi qu'il ne mit que trois heures pour atteindre Charleville (27 kilomètres).

On remarquera que Houssaye est complètement d'accord avec la tradition Dumont pour dire que Napoléon fit le trajet à cheval jusqu'à Philippeville en passant par Gosselies. Les fidèles, Soult, Bertrand, Drouot et d'autres l'avaient amené au bivouac du bois de Bossu. On retrouve l'Empereur entrant à Philippeville avec Bertrand et Drouot. Soult, venant également de Charleroi, l'y rejoint peu après.

Comme d'autre part les visiteurs nocturnes ont fait mention chez M. Dumont de la direction de Philippeville, leur identité chez ce dernier est parfaitement établie. Houssaye ajoute, qu'en entrant à Philippeville, l'Empereur avait également avec lui Dejean, Flahaut et son officier d'ordonnance Bussy.

Ce qui, à première vue, semble assez singulier dans le récit de Mme Dumont, c'est d'avoir vu que le mystérieux personnage portait une fourrure au mois de juin. Singulière idée, dira-ton, que de porter une pelisse en plein été. Est-ce bien l'Empereur qui est allé, pendant quelques instants, dans la maison de la rue Saint-Roch? Nous avouons

La Maison Dumont à Gosselies.

en toute sincérité que ce récit nous avait fait hésiter et en avions fait la remarque à M. le baron Drion qui nous répondit :

« Bizarre idée, singulière idée, en effet, s'il eût été question d'un personnage autre que l'Empereur. Mais il faut savoir que chez Napoléon c'était une habitude de porter une fourrure en plein été. *L'Intermédiaire* du 20 août 1910, à la suite d'une question intitulée la *Redingote grise*, a publié l'intéressante réponse que voici :

« Le musée de l'Armée possède une redingote grise. Napoléon posséda des redingotes de plusieurs couleurs : grises, bleues, vertes, marron. Sauf celle qu'il fit faire au retour de Russie (28 déc. 1812) qui était ouatée et garnie de chinchilla, ces redingotes, d'un poids très léger, étaient plutôt des cache-poussière si l'on peut dire.

On ne peut pas prétendre qu'il portait la redingote sur les champs de bataille pour être mieux reconnu des siens et moins distingué par l'ennemi, car, très souvent, ou il ne portait comme à Wagram que l'habit vert de ses guides, ou des pelisses bordées de fourrures comme à Eylau et à la Moscowa.

Ces pelisses, quel usage il en faisait de tout temps ! à chaque entrée en campagne, il emporte huit ou dix pelisses et de toutes les couleurs, bleues, rouges, jaunes, violettes, vertes ou grises. Il en emporte même, en 1815, au mois de juin en entrant en campagne ».

A Waterloo, pendant la nuit précédant la bataille, alors qu'accompagné de Bertrand et de Gudin, il alla du Caillou à la Belle Alliance, le matin et pendant la journée, Napoléon porta la redingote grise. Mais il est très vraisemblable que vers le soir, il avait endossé une de ces pelisses.

Le fait relaté par *l'Intermédiaire* renforce singulièrement la certitude que l'on eût chez M. Dumont d'avoir hébergé l'Empereur.

Il nous reste une dernière explication à donner : Comment l'Empereur pouvait-il connaître la maison Dumont ?

Nous savons par Houssaye que Soult envoya de Charleroi et de Fleurus des dépêches à Ney qui se trouvait à Gosselies, dépêches dictées par Napoléon. De toute évidence, Soult dut demander aux messagers s'ils avaient touché Ney et s'enquérir en quel endroit ils l'avaient atteint.

Lucien Laudy.

Or, parmi les fidèles qui escortaient l'Empereur pendant la retraite, se trouvait Flahaut, précisément le messenger que Soult envoya à Gosse-
lies le matin du 16 juin pour y porter la dépêche de l'Empereur. C'est donc à n'en pas douter Flahaut qui servit de guide à l'Empereur et à ses compagnons.

*
**

La maison de la rue Saint-Roch après avoir été le quartier général du maréchal Ney, pendant la nuit du 15 au 16 juin, et accordé une courte hospitalité à Napoléon, pendant la nuit du 18 au 19, allait recevoir un nouvel hôte de marque : Blücher.

Après avoir pris congé de Wellington devant la ferme de la Belle-Alliance, Blücher, qui avait convenu avec l'*Iron Duke* de mener la poursuite, s'élança dans la direction de Genappe qui n'était à cette époque qu'une longue rue escarpée et sinueuse. Genappe était remplie de fuyards qui obstruaient le passage et l'Empereur mit plus d'une heure à traverser la ville (1).

Il était encore en deçà du pont étroit jeté sur la Dyle, et venait de monter dans sa berline de voyage, retrouvée par hasard au milieu des équipages abandonnés, quand les Hurrahs prussiens se firent entendre. L'Empereur quitta aussitôt sa voiture qu'on n'avait pas encore eu le temps de ratteler, sauta à cheval et parvint à s'échapper, avec sa suite, en empruntant, non pas la route de Charleroi comme on le croit généralement, mais un sentier parallèle à la Dyle, sentier qui relie Ways à Genappe et qui avait reçu le nom de « Ruelle Dauphine » en mémoire du séjour que Louis XI, alors Dauphin, fit à Genappe où il était venu se réfugier, de 1456 à 1461, pour fuir la colère de son père.

Les Prussiens dévalisèrent la berline qui contenait divers objets, notamment un nécessaire, une épée, un chapeau et un uniforme de re-

(1) Le soir de Waterloo le matériel de l'armée française s'accumula dans Genappe, augmentant ainsi la confusion, car on n'avait ni prévu un désastre, ni rien organisé pour faciliter un mouvement en arrière. Lorsque l'Empereur arriva sur la grand-place de Genappe, il rencontra le docteur de la localité, M. F. Constant Godecharles, parent du sculpteur de ce nom, qui, sortant de son domicile de la rue des Marchats, se dirigeait vers l'Hôtel-de-Ville où il donnait aux blessés, du 16 et du 17 juin, les soins les plus assidus. L'Empereur arrêta M. Godecharles et lui recommanda d'avoir bien soin des victimes de Quatre-Bras et de Genappe, puis reprit sa route dans la direction de Charleroi (Communication de M. Hector Godecharles, secrétaire communal de Genappe).

La Maison Dumont à Gosselies.

change dans la doublure duquel étaient cousus des diamants non montés valant un million.

Blücher avait poussé jusqu'à Genappe, mais, brisé de fatigue, et ayant la jambe endolorie par suite de sa chute du 16 juin, il s'arrêta à l'Auberge du *Roi d'Espagne*, sise sur la Place de l'Empereur. C'est au *Roi d'Espagne* que l'on remit à Blücher le chapeau, l'épée et le télescope de campagne de l'Empereur. Blücher passa la nuit dans l'Auberge, laissant à Gneisenau le soin de conduire la poursuite.

Gneisenau, après avoir couché, lui, à l'auberge « A l'Empereur », au delà de Frasnes entra, le 19, à neuf heures et demie du matin dans Gosselies, annonçant qu'à trois heures de l'après-midi le feld Maréchal Prince Blücher, établirait son quartier général dans la ville.

En effet, à l'heure indiquée, Blücher, accompagné de son état-major descendit chez M. Melchior Dumont. « Le prince traînait à sa suite, dit un témoin oculaire une voiture de Buonaparte » (1).

Estimant que le généralissime prussien ne séjournerait pas longtemps chez lui, et prévoyant une occupation militaire de Gosselies, M. Dumont jugea prudent de se faire donner une sauvegarde par le général prussien qui l'accorda sur le champ.

En voici la traduction littérale :

« Il est prescrit à tous les commandants et autres officiers, de protéger la maison ainsi que la propriété de M. Dumont, à Gosselies, chez lequel j'ai eu, cette nuit, mon quartier général et de veiller sévèrement à ce que des soldats et autres ordonnances n'y pénètrent pas.

Gosselies, le 20 juin 1815.
Général et Maréchal de Campagne
du Royaume de Prusse,
(s) E. BLUCHER.

(1) Cette voiture devint la propriété de l'arrière petit-fils de Blücher, le prince Gerhard Leberecht de Blücher, homme immensément riche, ce qui ne l'empêchait pas de refuser l'argent à sa femme et à ses enfants. Ceux-ci, pour en obtenir, s'adressèrent aux tribunaux. Des scellés furent alors apposés sur la voiture de l'Empereur ; mais le prince effaré fit donner à ses enfants l'argent nécessaire et fit transporter la voiture à Londres, au palais Blücher, où l'ambassade des Etats-Unis en fit l'acquisition en 1930. Quant à la voiture personnelle de l'Empereur, capturée par Von Keller, à Genappe, elle fut détruite lors de l'incendie du Musée Tussand, en 1925.

Lucien Laudy.

Cachet en cire rouge; dans
l'intérieur: aigle essorante tenant
des foudres dans ses serres, Prince
Blücher de Wahlstadt.
En exergue: Général-Feldmaréchal
du royaume de Prusse.
Ordre ouvert.

Blücher passa, dans la maison de M. Dumont, la nuit du 19 au 20 juin. Le 20, à midi, il quitta la ville, à la tête d'un grand nombre d'officiers. Le Prince Guillaume, frère du Roi de Prusse l'accompagnait. Ils furent, ce jour là, à Solre-sur-Sambre.

Lucien LAUDY.



LA MORT DE FREDERIC GUILLAUME
DUC DE BRUNSWICK-LUNEBOURG-CÆLS
ET BERNSTADT, AUX QUATRE-BRAS, 16 JUIN 1815

Parmi les héros les plus fameux qui périrent lors de la Campagne de 1815, le duc de Brunswick-Cæls occupe une place prépondérante, autant par son rang élevé de prince souverain que par son alliance très étroite avec les principales maisons de l'Europe. Descendant d'une lignée de héros, il termina sa carrière d'une manière glorieuse.

Frédéric Guillaume était le quatrième et dernier fils de Charles Guillaume Ferdinand, dernier duc régnant de Brunswick-Lunebourg, lequel mourut, le 10 novembre 1806, à Ottensen, près d'Altona, à la suite de blessures reçues à Iéna.

Frédéric Guillaume était doublement allié à la Maison régnante d'Angleterre, sa mère étant la sœur du roi et sa propre sœur, la femme du prince régent. Il était en outre petit neveu du grand Frédéric.

Il était né à Brunswick, le 9 octobre 1771, et reçut l'éducation sévère comme le voulait la coutume de la maison de Brunswick à cette époque. Il avait pris du service militaire en Prusse et avait combattu la France depuis 1792.

En 1802, il avait épousé Marie de Bade et succéda ensuite à son oncle comme prince de Cæls (Silésie). Lorsque son père mourut, il fut désigné pour lui succéder mais il se vit brutalement dépossédé par le traité de Tilsitt. Les Français ayant occupé le Brunswick, le duc et sa famille se retirèrent près de Carlsruhe, en Bade, où sa jeune femme mourut en 1808.

Dès lors, ce fut, entre l'envahisseur et lui, une lutte sans merci. Travaillant à la délivrance de sa patrie, il devint un des chefs du *Tugendbund*, cet ensemble de sociétés secrètes où fomentait l'insurrection contre la France et qui préparait l'émancipation de l'Allemagne.

A la tête d'un corps de troupes levées en Bohême, auquel il avait donné le nom de *Légion Noire de la Vengeance et de la Mort* (1)

(1) JULES DELHAIZE ET WINAND AERTS : *Waterloo*, tome I. p. 194.

Lucien Laudy.

fort de 2.000 hommes, il marcha contre l'Empereur. C'est ainsi qu'il se battit à Leipsig, le 26 juillet 1809, à Halberstadt, le 30 juillet et à Oelper le 1^{er} août. Mais, vaincu par la suite, il dut quitter le pays, gagner l'Oldenbourg et s'embarquer avec le restant de ses troupes pour l'Angleterre. Après un séjour de cinq mois à Guernesey, les troupes brunswickoises entrèrent à la solde de l'Angleterre qui les dirigea sur l'Espagne.

Après les désastres de 1813, Frédéric Guillaume rentra dans ses Etats. En mai 1814, il apparut en Belgique à la tête de 10.000 hommes pour venir en aide aux Alliés. Mais déjà Paris a capitulé et l'Empereur vient d'abdiquer à Fontainebleau...

Il s'empressa alors de réorganiser son duché. La nouvelle de Napoléon revenant de l'Île d'Elbe l'arrache de nouveau à ses Etats. Avec près de 7.000 hommes, il vint aussitôt se mettre à la disposition du duc de Wellington.

Les troupes du duc de Brunswick étaient au cantonnement à Vilvorde, à Laeken et à Assehe, lorsque la nouvelle parvint à Wellington que Napoléon, franchissant la frontière, se dirigeait sur Bruxelles.

Wellington était, à ce moment, au bal que la duchesse de Richmond donnait dans son pavillon de la rue de la Blanchisserie. Le duc de Brunswick avait quitté le château de Haeren où il logeait pour y assister.

Des auteurs assurent que le petit prince de Ligne était assis sur les genoux du duc au moment où Wellington communiqua à celui-ci la dépêche qu'il venait de recevoir au sujet de l'avance de l'armée française. Ils ajoutent que le duc fut pris, en ce moment, d'un tremblement nerveux — où l'on vit le présage de sa mort prochaine — et qu'il se dressa si précipitamment de son siège qu'il laissa glisser, sur le parquet, le pauvre petit prince.

Ceci nous paraît bien improbable. Le duc de Brunswick qui se battait depuis 1792, c'est-à-dire depuis vingt-trois ans, ne devait pas être d'une émotivité telle qu'il dût laisser choir l'enfant de ses genoux. Il en avait vu bien d'autres, et, à tout moment, il devait s'attendre à l'invasion de la Belgique par l'armée impériale. Quant au pres-

La mort du duc de Brunswick.

sentiment de sa mort prochaine c'est là une légende formée après coup comme bien des fables de ce genre. Il est possible que Frédéric Guillaume ait eu quelque pressentiment de ce genre, c'est chose fréquente pour un soldat à la veille d'un engagement, mais il ne se fut pas traduit par la chute du petit prince de Ligne sur le parquet. Lady Georgina Richmond, plus tard Lady de Ros, qui assistait au bal, n'en fait aucune mention dans ses Mémoires, publiées en 1893, pas plus que la marquise d'Assche, dans ses Souvenirs encore inédits.

Le 16 juin, de grand matin, Frédéric Guillaume rassembla ses soldats à l'Allée-Verte (1) et ils partirent dans la direction de Waterloo. Le duc était accompagné de son chef d'état-major, le colonel de Olfermann et de ses adjudants, le lieutenant-colonel de Heinemann, lequel allait être tué le 18, le major von Wachholtz et le capitaine de Lubeck.

Le corps brunswickois se composait d'un bataillon d'avant-garde, d'une brigade d'infanterie légère à quatre bataillons y compris le Leib-bataillon, d'une brigade d'infanterie de ligne à trois bataillons, soit huit bataillons de 672 hommes chacun, au total 5.376 fantassins. Il y avait en outre, le 2^e régiment de hussards, 4 esc. de 690 hommes et le 2^e escadron de Uhlans, 232 hommes, 1 batterie à cheval, 216 hommes et 1 batterie à pied 294 hommes. Le total du contingent s'élevait à 6.808 hommes (2).

Frédéric Guillaume prit les devants et put ainsi accompagner le duc de Wellington dans une reconnaissance vers les Quatre-Bras. Comme ils y trouvèrent la division du Prince d'Orange menacée par les progrès de Ney, ils résolurent d'amener, le plus vite possible, sur le champ de bataille, les troupes parties de Bruxelles pendant la nuit.

Le duc de Brunswick revint à Genappe vers midi, il y rencontra son infanterie légère et sa cavalerie qui venaient d'y entrer. Exténuées par une marche longue et pénible effectuée pendant la plus grande chaleur,

(1) Lieu de promenade préféré des Bruxellois à cette époque.

(2) Le cœur ulcéré par la mort de son père mortellement atteint à Iéna, Frédéric Guillaume avait, en mémoire de cette mort, fait porter des vêtements noirs à ses troupes, et sur le shako de ses hussards on voyait les os en sautoir surmontés d'une tête de mort. Ce dernier insigne était encore porté en 1914 par le régiment des hussards n^o 17 et les hommes du III^e bataillon, du 92^e d'infanterie, portaient ce signe distinctif sur l'aigle de leur casque à pointe.

Lucien Laudy.

ses troupes durent se reposer. Frédéric Guillaume quitta Genappe (1) vers deux heures et parvint vers trois heures aux Quatre-Bras.

Notre intention n'étant pas de donner ici un récit détaillé de la bataille du 16 juin, nous ne nous occuperons que de la coopération des troupes brunswickoises depuis l'entrée en ligne de ces troupes jusqu'à la mort de leur chef. Pour ce faire, nous aurons recours, une fois de plus, à l'historien M. W. Aerts.

« La division Picton était suivie de près par une colonne de 4.900 Brunswickois (6 bataillons et 5 escadrons, dont le gros s'établit au nord de la chaussée de Namur, en réserve derrière l'infanterie anglaise. On envoya le 2^e bataillon léger soutenir le 95^e anglais, deux compagnies de carabiniers du bataillon d'avant-garde dans le bois de Bossu (2) et quelques pelotons de hussards noirs à l'ouest du bois... Comme le bruit de la fusillade croissait en intensité et se rapprochait dans le bois de Bossu, Wellington décida d'aider les défenseurs en portant quelques troupes à la gauche du taillis.

« Après un court entretien avec le duc de Brunswick, il fut arrêté que le Leib Bataillon, le 1^{er} de ligne et les deux compagnies de fusiliers du bataillon d'avant-garde se porteraient en colonne serrée, au centre, sur la chaussée de Genappe, et à l'ouest de celle-ci, non loin de Gemioncourt et se relieraient au bois par une chaîne de tirailleurs. Les hussards et les Uhlans vinrent appuyer cette colonne en arrière et à droite, les 2^e et 3^e bataillons de ligne furent postés au carrefour, avec l'ordre de se maintenir jusqu'à la dernière extrémité.

« Le mouvement contre-butait en même temps la division Picton, fort exposée jusque là sur ses flancs. Il s'exécuta rapidement et sous le feu de l'artillerie française auquel on ne pouvait répondre, les batteries du corps n'étant pas arrivées...

« En approchant du bois de Bossu, le Prince Jérôme et le général Guillemot qui commandaient la 6^e division d'infanterie, s'étaient rendu compte que de nouvelles masses ennemies se portaient entre le

(1) Pendant son repos à Genappe, le duc de Brunswick commanda à M. Mattagne, brasseur-distillateur, une tonne de genièvre destiné à l'usage de ses troupes, et qu'il paya, avant livraison, de ses propres deniers. Le duc ayant été tué et les Brunswickois battant en retraite, M. Mattagne n'ayant pas eu le temps de fournir sa marchandise, brisa la tonne sur la voie publique et fit couler l'alcool dans le ruisseau. Traduction locale communiquée par M. H. de Percenaire, de Genappe.

(2) Le bois de Bossu a aujourd'hui complètement disparu.

La mort du duc de Brunswick.

bois et la chaussée de Bruxelles. Lançant la brigade Soye dans les taillis, ils gardèrent en réserve la brigade Bauduin (1^{er} léger, 3^e de ligne), puis, comme l'ennemi accentuait son mouvement, ils la portèrent, précédée de tirailleurs à la rencontre des bataillons noirs, tandis que la batterie Meunier dételait sur la hauteur à l'ouest de Gémioncourt et cherchait, par son feu, à troubler ces nouveaux venus.

« Le régiment des hussards de Brunswick se trouvait placé de telle sorte que la plus grande partie des boulets français allaient s'enfoncer dans ses rangs, tuant hommes et chevaux, blessant mortellement le major Cramm et causant le plus grand désordre. En même temps, le Leib-Bataillon et les compagnies de chasseurs gris avaient à soutenir la fusillade nourrie des tirailleurs de Bauduin.

« L'exemple de leur prince eut cependant un bon effet sur ces trou- pes trop jeunes (1). Frédéric-Guillaume s'était, au mépris du danger, porté en avant de la ligne des tirailleurs, là il avait allumé sa pipe à tête d'écume et, contraignant son cheval à demeurer immobile sous le sifflement des balles et des boulets, il était demeuré plusieurs minutes sous le feu pour rendre à ses soldats la confiance dont ils avaient grand besoin...

« En dépit de son calme et de sa froideur, le duc noir était profondément ému de voir ses soldats tomber comme des capucins de cartes, sans pouvoir répondre à ce feu d'artillerie qui broyait des rangs entiers. Il demanda du canon à Wellington et quatre pièces aux affûts bleu clair de l'artillerie hanovrienne vinrent bravement prendre position à petite portée des canons français, sur la droite de l'infanterie. Elles ne purent se maintenir. Comme la place n'était plus tenable, Frédéric-Guillaume commanda la retraite et pour la couvrir se lança éperdûment sur les tirailleurs du 1^{er} léger avec son escorte de Uhlans.

« Ces deux cents lances traversent l'avant-ligne, chargent en fourrageurs, mais se brisent contre le gros de l'infanterie française bien alignée et le fusil à l'épaule.

« Brunswick alors envoie l'ordre aux hussards de prendre la charge et court rejoindre son infanterie. Il voit le 1^{er} bataillon de ligne se replier sur la chaussée, le bataillon du corps battre en retraite à travers

(1) L'extrême jeunesse de la plupart des soldats Brunswickois avait frappé les témoins oculaires de cette campagne (Waterloo Lettero).

Lucien Laudy.

champs à l'est de la bergerie vers la route de Namur, mais les hussards tardent, l'infanterie française est proche, déjà les balles pleuvent dans les rangs et le bataillon aux panaches noirs se disloque, s'éparpille. C'est la panique ! Le duc court aux officiers, arrête ses soldats, tente enfin de rallier son monde » (AERTS ET DELHAIZE, *ouvrage cité*, pp. 440 à 446).

C'est à ce moment précis, à environ 80 mètres de la route, entre la maison Tinguère et Gémioncourt, que le duc de Brunswick fut jeté inanimé sur le sol par une balle. Comme il avait quitté ses Uhlans sans même se faire accompagner d'un aide-de-camp, sa chute ne fut pas remarquée immédiatement au milieu de la mêlée et de la fumée. Un peu après, il fut reconnu par ses soldats qui allèrent avertir son aide-de-camp, le major von Wachholtz. L'histoire a retenu le nom des soldats qui s'empressèrent auprès du duc. Outre von Wachholtz, déjà nommé, il y avait là le caporal Külbel, le clairon Aüe et le chasseur Reckau. Le duc fut transporté tout d'abord derrière une bergerie en bois qui s'élevait sur une partie défrichée, à la lisière du bois de Bossu. Le duc avait entr'ouvert les yeux mais « déjà la pâleur de la mort avait envahi ses traits » — « Olfermann ! Olfermann » murmura le duc en s'inquiétant de son lieutenant ; puis il demanda de l'eau, mais on ne put lui en donner.

Comme le combat se rapprochait, les soldats portèrent le duc au-delà du carrefour dans une chaumière du hameau de la Baraque. Ce fut là que le duc expira. La balle lui avait brisé la main et était entrée sous le sein droit ; elle l'avait transpercé de part en part. Le chirurgien en chef de la division qu'on avait fini par retrouver avait sondé la plaie et l'avait jugée mortelle. Le duc expira dans la soirée.

Vers huit heures du soir, la dépouille mortelle du duc de Brunswick fut dirigée en toute hâte sur Bruxelles, repassant par Genappe que plein d'ardeur et de vie le courageux guerrier avait quitté peu d'heures auparavant. Mais Bruxelles se trouvait débordée et en plein émoi car on s'attendait à l'entrée très prochaine de Napoléon dans la ville. C'est ainsi qu'on poussa jusqu'à Anvers où il y avait plus de calme.

Mathieu van Brée, fidèle historiographe de son temps, à peine averti

La mort du duc de Brunswick.

de l'évènement, arriva aussitôt avec chevalet et palette et eut le temps de fixer sur la toile les traits du prince défunt (1).

Frédéric Guillaume est étendu sur son lit mortuaire nu jusqu'à ceinture, la main gauche reposant sur le ventre, l'avant-bras droit replié, de façon à dissimuler la blessure au sein. La tête est légèrement surélevée ; il a les yeux mi-clos.

Van Brée a tiré de ce beau corps de lutteur, frappé en pleine force de vie, un effet saisissant.

Ce tableau demeura longtemps la propriété du peintre, il resta dans sa famille jusque vers 1912. Il était alors la propriété de M. Eugène Vandewyngaert d'Anvers qui le céda, à cette époque, à la famille de Brunswick.

Mais le peintre Mathieu Van Brée (2) ne s'en tint pas à la toile du duc de Brunswick étendu sur son lit funèbre. Outre ce tableau d'un incontestable intérêt historique qui a quelque valeur comme exécution picturale et dont la fermeté de dessin est excellente, Van Brée avait eu l'idée de broser une toile représentant le héros du 16 juin au moment où il vient d'être frappé à mort. Il écrivit donc au major Von Wachholtz pour avoir quelques détails authentiques sur cet épisode et voici à ce sujet un document précieux dont la copie (ainsi que d'autres lettres relatives à la mort du duc) nous a été communiquée par notre ami, M. Raymond Cruyplants, de Bruxelles, qui voudra bien trouver ici l'expression de nos remerciements. C'est la réponse du major Von Wachholtz à la lettre de Van Brée. Cette lettre est écrite en français et il s'entend qu'en la reproduisant, nous en avons respecté le style et les quelques fautes d'orthographe qui l'émaillent :

(1) D'Anvers, le corps de Frédéric Guillaume fut dirigé sur Brunswick où il arriva le 22 juin. (*Notice populaire à propos du Monument des Quatre-Bras, sous Baisy-Thy*, par un bourgmestre du canton (J. BERGER) Genappe, 1890). L'Allemagne conserve précieusement le souvenir de cette extraordinaire figure de souverain fugitif traqué et dépossédé, luttant à outrance contre les soldats de ce même Jérôme Bonaparte, dont il se retrouva, coïncidence singulière, l'adversaire au 16 juin 1815. *La Gazette Générale des Pays-Bas*, rapporte que la cour de Hollande résolut de prendre le deuil pour deux mois, à l'occasion de la mort du duc (2 juillet 1815).

(2) Peintre médiocre mais dessinateur consommé, Mathieu Van Brée vivra surtout par les effigies nombreuses qu'il a laissées de ses contemporains généralement illustres : Napoléon I^{er}, Pie VII, le roi de Saxe, Alexandre I^{er}, Rostopchine, etc., ont été surpris fidèlement par ses pinceaux et par ses crayons. Au musée Plantin, à Anvers, il y a quelques crayons ravissants de Van Brée, dans la salle des maîtres flamands, généralement des personnages de la suite de Bonaparte. Citons l'esquisse un peu rapide du 1^{er} Conseil, de Joséphine et de Jérôme lors de leur première arrivée à Anvers avec des notes sur les costumes de chacun d'eux.

Lucien Laudy.

Laeken, le 6 juillet 1815.

Monsieur,

Ce ne fut que hier que j'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 1^{er} et je m'empresse de vous répondre que je le regrette beaucoup que vous ne m'avez pas écrit plutôt sur ce sujet, car étant à présent guéri d'une blessure que je recevais à la bataille du 18, je dois vraisemblablement partir lundi prochain, sera le 10 pour rejoindre l'armée. Si j'étais grand dessinateur, il me ferait beaucoup de plaisir de vous donner une bonne esquisse, afin que vous y pourriez prendre les renseignements demandés pour l'exécution d'un ouvrage qui serait non justement pour moi, mais certainement pour tous ceux qui jouissaient du bonheur de connaître ce bon et brave prince, d'un prix et intérêt inestimable et d'autant plus que c'est vous, dont l'art et l'habileté en ont été si hautement vantés, qui l'exécutera.

Cependant si le brouillon ci-joint vous devait suffire, je puis vous dire encore les circonstances suivantes. La scène est à cinquante pas d'une grande maison, située sur une traverse (les routes de Bruxelles à Charleroi et de Nivelles à Namur se croisant) nommé les Quatre-Bras, un peu devant la route de Namur. Le duc est mourant à terre, dans les bras de quelques soldats de sa garde qui soutiennent sa tête, moi je suis debout devant lui, me penchant sur lui ayant son sabre dans mes mains j'ai exprimé cela par des lignes : — a) le duc, b et c) les soldats près de sa tête, d) moi, e, f, g) encore quelques soldats en groupe qui l'avaient porté, dont l'un tient mon cheval. Un peu plus loin, l'on voit courir le cheval (brun anglais) du duc.

Le costume du duc est une Kurtka noire et ouverte, la veste de soie noire, les pantalons larges et noir aussi, un mince filet bleu (lisez : passepoil) à la coté, l'escarpe (l'écharpe) d'argent sur la veste. Quant à moi, c'est le même mais je porte l'escarpe dessus de la Kurtka en plus une giberne. Le Duc était sans bonnet, moi je porte un bonnet noir avec une bande bleue. Le costume des soldats vous sera connu. Pour le reste, j'ai marqué tout aussi bien que je le sais me rappeler et vos talents suppléeront à ce qu'y manque.

J'ai l'honneur et me signer avec toute considération,

Votre très humble serviteur,

Von WACHHOLTZ,
Major à l'Etat-Major.

à M. Van Brée,
au Palais, à Amsterdam.

Van Brée se mit à l'œuvre et muni des renseignements du major Von Wachholtz fixa sur la toile cet évènement historique sous forme d'une

La mort du duc de Brunswick.

esquisse poussée assez loin. M. Vandenwyngcart se souvient très bien de l'avoir vue maintes fois parmi tant d'autres toiles de Van Brée. Mais l'esquisse périt faute de soins. La pièce a aujourd'hui disparu. On ne peut que le regretter.

Mais si la peinture disparut, ils nous reste du peintre anversoïis, une gravure finement exécutée sur cet évènement, et qui doit être de l'époque. Mais, chose assez curieuse, la situation des personnages ne concorde guère avec les renseignements fournis par Von Wachholtz. Van Brée a situé la scène au moment où le duc vient d'être frappé. Un fantassin retient un cheval qui se cabre tandis que Frédéric Guillaume s'abat sur le cheval d'un officier brunswickois — qui pourrait bien être Von Wachholtz — renversé à ses côtés. Un hussard s'efforce de retenir le duc. Ce qui est plus singulier c'est le texte de la légende, en langue hollandaise qui dit : *Le duc de Brunswick Oels blessé à Waterloo*, alors que l'évènement eut lieu aux Quatre-Bras.

Peut-être la gravure a-t-elle été exécutée par Van Brée, dès que l'évènement lui fut connu, c'est-à-dire entre le 16 juin et le 6 juillet, date de la lettre Von Wachholtz. Une vingtaine de jours auraient suffi au peintre pour exécuter son dessin et à Vinkèles pour graver la planche, laquelle devait être mise immédiatement en vente comme c'était l'usage à cette époque.

D'autres dessinateurs se sont essayés à retracer cette scène. Il existe notamment une très belle gravure de G. A. Lechmann (Berlin 1815). Cette estampe figurait à la vente de la collection Buhrig, à Leipzig en 1913.

*
**

Soixante-quinze ans, jour pour jour, après la mort de Frédéric Guillaume de Brunswick à Quatre-Bras, c'est-à-dire le 16 juin 1890, le lieutenant général R. Von Wachholtz, aide de camp du prince Régent de Brunswick (1) inaugurerait le monument élevé à la mémoire du duc Frédéric Guillaume.

De forme quadrangulaire et construit tout en granit, le monument est surmonté, à neuf mètres du sol, d'un lion belge haut de trois mètres.

(1) Fils du Major Von Wachholtz.

Lucien Laudy.

Le lion tient, sous sa griffe, l'écusson de Brunswick. Sur la partie, vers la route est appliqué, en médaillon, le buste du héros, entouré d'une couronne de laurier, surmonté des armoiries de la famille ducale.

**

Un peu avant d'arriver au carrefour des Quatre-Bras, à gauche de la route de Bruxelles, en allant vers Charleroi, à l'endroit dénommé « hameau des Baraques », on aperçoit une maison à un étage dans la façade de laquelle est encadrée une plaque attestant que le duc de Brunswick, blessé à mort, y fut transporté le 16 juin. Cette habitation est connue dans le pays sous le nom de « Maison Nimal ».

Lors de l'inauguration du monument brunswickois, en 1890, un nommé Paquet, habitant une humble chaumière du hameau des Baraques, chaumière située sur la droite de la route, certifiait qu'il y avait eu méprise, et que Frédéric Guillaume avait été transporté mourant dans la chaumière qu'il habitait — propriété en juin 1815 de Guillaume Art — et non dans la maison Nimal. C'est dans cette chaumière que le duc de Brunswick rendit le dernier soupir, assurait-il. Il ajoutait, raison péremptoire, que le duc n'avait pu être recueilli dans la maison Nimal, attendu que cette habitation n'existait pas encore en juin 1815. Elle avait été construite en 1830 seulement.

A cette époque, on n'accorda aucune créance aux dires de Paquet.

Par la suite, M. le Sénateur Joseph Berger, notaire et bourgmestre de Genappe, résolut d'élucider cette affaire. En effectuant des recherches dans les archives de son étude qui remontait à l'année 1828, il découvrit la minute d'un acte de vente, à la date du 28 octobre 1828, d'une parcelle de terre grande de vingt perches quatre-vingt-huit aunes, prises dans une grande pièce située à Baisy-Thy, campagne de la Baraque, et bornée vers le nord par les héritiers Nazaert, vers levant et midi, par le restant de la pièce, et vers couchant par les prairies de Baisy et la chaussée de Bruxelles à Charleroi.

Le vendeur était M. Guillaume Joseph Brunard, demeurant à Baisy-Thy. L'acquéreur, le sieur Pierre Joseph Nimal, négociant éga-

(1) Par la suite P. J. Nimal devint gardien de la barrière des Quatre-Bras. On le surnomma : *Le Barrroteux* (dialecte wallon du pays).

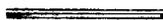
La mort du duc de Brunswick.

lement domicilié à Baisy-Thy. Le prix de la parcelle de terre était fixé à trois cent-quarante florins des Pays-Bas. (Acte de vente communiqué par M. le notaire Notéris, de Genappe, successeur de M. J. Berger).

Par le fait que la maison Nimal s'élève actuellement sur l'emplacement de la parcelle vendue, en 1828, par Guillaume Brunard, il est incontestable que le duc de Brunswick n'a pu être transporté par ses soldats dans la « maison Nimal », et Paquet était en droit de protester.

La maison Paquet, ou si on préfère la maison de Guillaume Art, dans laquelle le duc de Brunswick rendit le dernier soupir, existe encore. Elle a conservé son toit de chaume moussu, dernier vestige, dans la région, des habitations d'autrefois. Elle se trouve plantée de biais, à droite de la route de Charleroi en venant de Bruxelles.

Lucien LAUDY.



MÉMOIRES ET DOCUMENTS

QUATRE DOCUMENTS INÉDITS SUR LA CAMPAGNE DE 1815

Nous devons la communication des quatre documents ci-dessous à l'amabilité et à l'obligeance de M. Emile Brouwet, grand collectionneur d'autographes de l'époque impériale et fidèle collaborateur de la Revue. Ces documents qui voient le jour pour la première fois, trouveront leur place tout indiquée dans ce numéro spécialement consacré à la campagne de 1815. On saisira toute l'importance de certaines pièces se rapportant à la marche en avant de la 2^e division du 1^{er} Corps et de la journée du 18 juin. M. Emile Brouwet voudra bien agréer nos remerciements les plus chaleureux.

I

A Monsieur le Général Donzelot, sur la route de Beaumont, chez la veuve Albric.

Solre, ce 15 juin 1815.

J'ai l'honneur de vous prévenir que les Ponts existant sur la Sambre, vont être coupés. Si vous avez des postes sur la rive gauche de la Sambre, veuillez les faire rentrer.

J'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.

*Le Maréchal de Camp,
Chef d'Etat-Major général,
B^{on} DELCAMBRE.*

II

Service Militaire pressé.

*A Monsieur le Lieutenant Général Donzelot, commandant la 2^e division
d'Infanterie du Premier corps, au Camp.
1^{er} Corps d'Armée du Nord*

Sur la Campagne de 1815.

Au Quartier Général, le 16 Juin 1815.

Mon Général,

Donnez, je vous prie, ordre à votre division de prendre les armes sur le champ. L'armée va marcher.

L'Empereur ne veut pas que l'on lui rende d'honneurs lorsqu'il se trouve aux avants-postes, car c'est faire voir que S. M. s'y trouve et cela peut avoir de l'Inconvénient.

Donnez, je vous prie, vos ordres en conséquence.

*Le Maréchal de Camp,
Chef de l'Etat-Major du 1^{er} Corps,
B^{on} DELCAMBRE.*

III

Armée du Nord
1^{er} Corps
2^e division

Au Quartier Général de Jumet,
le 16 Juin 1815.

ORDRE DU JOUR DE LA DIVISION DU 16 JUIN

Le Général commandant la Division a appris avec peine qu'un grand nombre de soldats ont quitté leur régiment dans la journée d'hier pour se jeter dans les villages voisins de la route où ils ont commis toutes sortes d'excès. L'on a enfoncé les portes des maisons, brisé les meubles intérieurs, pillé, maltraité les habitants, forcé des prêtres à donner leur argenterie et leurs vases sacrés, des actes de viols ont été commis. Voulant mettre fin à tant d'abus et à tant de désordres, empêcher que des habitants, Français comme nous, soient de nouveau exposés à ces excès, que vexés par quelques soldats qui compromettent l'honneur et la discipline de leur régiment. Ordonne à M^{rs} les chefs de Corps de tenir la main à ce qu'aucun soldat ne s'écarte de son rang; ils prescriront à M^{rs} les officiers de veiller plus particulièrement à l'exécution du présent ordre les en rendant responsables. Il sera fait, dans les haltes, des appels. Tout militaire maraudant ou venant de la maraude sera arrêté; il en sera fait un rapport à M^{rs} les Généraux commandant les brigades qui prendront les ordres du général commandant la division pour livrer au Conseil de guerre et faire juger, conformément aux lois militaires, tous les auteurs de tant de désordres.

Les habitants de nos anciens départements, rentrant sous les ordres de S. M. l'Empereur, doivent être traités avec égards et comme amis. Il sera rendu compte à son E. le général en chef Comte d'Erlon, de toute négligence qui serait apportée à l'exécution du présent ordre.

Mémoires et Documents. Emile Brouwet.

On ira à la paille, au bois et au fourrage par corvée, sous les ordres d'un ou de plusieurs officiers qui seront responsables du maintien du bon ordre. Si les corps ne sont point prévenus par l'Etat-Major de la division du lieu où les distributions doivent se faire, les adjudants-majors des différents régiments s'adresseront au Maire de la commune près de laquelle la division campera qui leur fera connaître le lieu où ces fournitures seront faites.

Le présent ordre sera lu à la tête des Compagnies; M^{rs} les Généraux veilleront à son exécution.

Par ordre du général commandant la Division,
Le chef d'Etat-Major de la 2^e Division.

1^{er} CORPS D'ARMÉE

2^e Division

Général Donzelot

Historique des marches, positions, mouvements, évènements, combats, Batailles qui ont eu lieu dans cette division, depuis le 12 juin (1815) jusqu'au 25 du dito.

Le 12 Juin. La division a quitté le cantonnement de *Hasprès* et *Denain* pour se réunir à Valenciennes à l'effet d'y recevoir les Aigles remises par l'Empereur aux députations de chaque régiment. Après la cérémonie qui eut lieu à midi, les corps ont pris les vivres pour 4 jours et ont été coucher à *Pressan*, *Mariche* et environs.

Le 13... La division s'est réunie, à 7 heures du matin à *Villers-Pol* où elle a reçu l'ordre de se porter sur *Pont-sur-Sambre*. Elle a couché à *Hautmont* et à *Saint-Remi*.

Le 14... Elle s'est réunie près de *Maubeuge* et a été prendre position dans le bois en arrière de *Solre-sur-Sambre*; un bataillon de la 1^{re} brigade a occupé *Solre* où se trouvait le quartier-général de l'Armée et celui de la division.

Le 15... La division s'est mise en marche pour se rendre à *Marchiennes-au-Pont*. Arrivée à cette position, elle a traversé la ville, passé le pont de la Sambre et a été bivouaquer en avant de *Jumet*, à droite de la route qui conduit de Charleroy à Bruxelles.

Le 16... La division a quitté sa position et a suivi les 1^{er} et 6^e corps jusqu'à hauteur de *Villers Perwin* où on a pris à droite, pour se porter sur un plateau situé au nord du dernier village; là, elle reçut l'ordre de rétrograder et de se porter sur la grande route de Bruxelles pour appuyer le 2^e corps qui était aux prises avec l'ennemi en arrière des *Quatre-Bras*. L'ar-

Sur la Campagne de 1815.

tillerie de la division seule prit part à l'action. Le soir, la 1^{re} brigade a relevé les troupes du 2^e corps aux avants-postes.

Le 17... A la pointe du jour, l'ennemi attaqua les 13^e et 17^e régiments qui soutinrent vaillamment cette attaque, repoussant l'ennemi avec perte. Ces deux régiments ont eu, dans cette affaire, 5 morts et 120 blessés. Le même jour, à 5 heures et demie de l'après-midi, l'ennemi ayant été forcé par les mouvements de notre droite de quitter sa position, la division s'est mise en marche pour se porter sur *Jemapes* (lisez : Genappe) en suivant la grande route de Charleroy à Bruxelles. Elle a passé devant l'Empereur qui était arrivé avant elle aux Quatre-Bras; elle a traversé Jemape et a été prendre position à Planchenoy, village situé à une demi lieue à droite de la grand'route.

Le 18... La division prit les armes à 11 heures du matin et se forma en colonnes par bataillon en échelon derrière la 3^e division. A midi, au moment où le signal de l'attaque fut donné, la Division suivit dans l'ordre ci-dessus le mouvement des 3^e et 4^e Divisions. La cavalerie ennemie ayant chargé et mis en déroute ces deux divisions, la seconde s'arrêta dans la position où elle se trouvait, forma le carré par le moyen de remplir l'intervalle des bataillons par des pelotons des ailes, et repoussa dans cette position la cavalerie avec une perte extrêmement considérable. La division ainsi arrêté et rendu nulle l'impétuosité de l'ennemi, sauva la vie à un nombre infini de soldats des 3^e et 4^e divisions qui eurent été taillés en pièces.

L'ennemi voyant la contenance ferme et inébranlable des braves régiments qui composent la division, employa tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour la repousser; il ne se contenta pas de lancer des boulets et des obus sur ses masses, il lança encore plus de deux cents fusées à la congrève.

Le maréchal de camp commandant la Brigade s'étant aperçu que l'ennemi avait posté les machines qui servent à lancer ces fusées derrière un monticule qui les couvrait, détacha deux compagnies de voltigeurs du 13^e régiment qui débusquèrent ces machines et forcèrent à se replier la cavalerie qui les protégeait; mais l'ennemi s'étant retiré dans la position qui lui était propre, la division se forma en carré par régiment.

Dans cette position, la 2^e brigade reçut l'ordre de se porter sur la grand'route et d'attaquer la maison crénelée (1) qui couvrait le centre de l'armée ennemie; cette brigade ayant été repoussée dans cette attaque, le Général commandant la 1^{re} reçut de M. le Maréchal Ney, l'ordre d'attaquer de nouveau la maison crénelée; le 17^e régiment traversa la grand'route afin de protéger cette attaque par la gauche de la maison. Il s'avança jusqu'à portée de pistolet, mais l'ennemi défendait les créneaux avec opiniâtreté. Le général commandant la 1^{re} Brigade voyant l'impossibilité de les

(1) La ferme de la Haye-Sainte.

Mémoires et Documents. Emile Brouwet.

déloger fit demander deux pièces de canon pour enfoncer les portes, alors l'ennemi abandonna la maison et se retira derrière les barricades qu'il avait dressé sur le plateau en travers de la route. La 1^{re} Brigade se maintint dans sa position avant de la maison jusqu'à huit heures du soir. N'ayant plus de munitions, M. le Maréchal Ney la fit relever par une portion du 8^e régiment d'infanterie de ligne.

La 1^{re} brigade se réunit en arrière du 8^e régiment et resta dans cette position jusqu'au moment où la Garde Impériale, ayant été enfoncée, se retira en désordre. Monseigneur le Maréchal Ney, M. le Général Schmitz et les officiers supérieurs du 13^e régiment qui cherchaient à rallier les soldats de la Garde Impériale, firent d'inutiles efforts. Quatre pelotons réunis restés du 13^e régiment et un peloton du 17^e furent entraînés par les fuyards au moment d'entrer dans le défilé en arrière du champ de bataille.

On ne saurait donner trop d'éloges à la belle conduite de MM. les Colonels Gougeon, commandant le 13^e régiment léger et Guarel, commandant le 17^e de ligne, ainsi qu'aux Chefs de Bataillon Moullet et Lendormi du 13^e et Levasseur du 17^e. Si l'on devait citer tous les officiers qui se sont distingués dans cette malheureuse journée, on nommerait la majeure partie de ceux qui composent la division; mais on se borne à dire que tous ont fait leur devoir et il est glorieux de pouvoir avancer que l'on a rempli sa tâche de Français dans cette mémorable affaire.

On doit en venir à la retraite : personne n'ignore que chacun marchait à volonté, se retirant sur diverses directions. En passant, le 19, à Charleroy, une partie de la division avec ses quatre aigles s'est dirigée sur *Solre-sur-Sambre* et s'est réunie, le 20, à *Avesnes*, en passant par Beaumont.

Le 20... Arrivé à Avesnes, le Général commandant la 1^{re} brigade prit le commandement de la division et la dirigea sur *Fontenelle* où elle coucha.

Le 21... La Division s'est remise en marche et a couché à *Rougeries*.

Le 22... Elle s'est de nouveau mise en marche, à 4 heures du matin, pour se rendre à Laon où elle a bivouaqué sur les remparts jusqu'au 23, à 5 heures de l'après-midi.

Le 23... Elle est partie de Laon à 5 heures de l'après-midi et a été coucher à *Anisy*.

Le 24... Elle est partie à 4 heures du matin pour aller prendre position en arrière de Soissons où elle est encore.

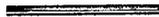
Au Camp de Soissons, le 25 juin 1815.
Le Maréchal de Camp,
commandant prov. la 2^e Division,
(signé) : SCHMITH.

Sur la Campagne de 1815.

Relevé à l'appel du 23 Juin au soir :

	Officiers	Troupes
13 ^e Régiment	33	556
17 ^e »	18	285
19 ^e »	17	334
57 ^e »	19	289
	<u>87</u>	<u>1464 (1)</u>

(Communication d'Emile BROWET).



(1) A l'entrée en campagne, le 13^e léger, 3 bataillons, comptait 1875 hommes ; le 17^e de ligne, 2 bataillons, 1057 hommes ; le 19^e de ligne, 2 bataillons, 1032 hommes ; le 51^e de ligne, 2 bataillons, 1168 hommes, soit au total : neuf bataillons = 5,132 hommes.

Le baron Aulard qui commandait la 2^e brigade (19^e et 51^e) et le baron Rignon, colonel du 51^e furent tués le 18.

La deuxième division d'infanterie du 1^{er} Corps perdit donc pendant la campagne près de trois quarts de son effectif, tués, blessés et disparus.

CHRONIQUE NAPOLÉONNIENNE

WATERLOO

A TRAVERS LA « MORNE PLAINE »

Nous avons vu bien des champs de bataille de jadis — celui de Jemmapes, où les soldats de l'an II, magnifiés par Victor Hugo, et, dont l'âme chantait dans le cuivre des clairons, défirent les vieilles bandes autrichiennes; celui de Marengo, où la liberté, a dit Heine, dansa, sur des roses de sang, sa voluptueuse danse de noces; celui de Sedan, où la division Margueritte, conduite par Gallifet, chargea les tirailleurs prussiens; ceux de Wissembourg et de Freschwiller, de Reichshoffen et de Woerth; mais aucun n'est aussi émouvant que celui de Waterloo. Car aucun ne s'offre aussi simple, aussi nu, aussi morne. Les autres sont compliqués, traversés par des rivières, des bois, des talus aux arrêtes vives, des accidents de terrain qui limitent la vue.

Ici, le vallonnement du sol brabançon paraît peu sensible surtout vu du haut de la butte. Le regard fouille le moindre repli de terrain, plonge dans ces amoncellements de pierres qui s'appellent Hougoumont, Mont-St-Jean ou la Haye-Sainte, découvre, au loin, la Papelotte, la Belle Alliance, la ferme Dekoster, et, par delà les hauteurs de Rossomme, les murs épais et blanchis du Caillou.

Ce champ de bataille ne veut pas garder son secret; il parle avec éloquence des événements de ce 18 juin tragique qui vit la chute du flambeau de l'Idée française dans les boues grasses du Mont-St-Jean. Waterloo est un champ de bataille triste ainsi qu'il convient à un endroit où reposent 50.000 morts. Tout ici parle de l'Empereur. On y sent sa présence, sa grande Ombre domine ce vaste cimetière où s'écroula son empire. Nous avons refait le pèlerinage de Waterloo.

HOUGOMONT

En suivant la chaussée de Nivelles à Mont-St-Jean, en se dirigeant sur Bruxelles, un peu après avoir dépassé l'ancienne barrière de Braine-l'Alleud, une ferme blanche se dresse, à droite de la route et à l'angle d'un chemin tortueux qui descend brusquement dans un vallon. Dans le fond de ce vallon, à quelque cent mètres de la chaussée et entourées d'arbres de haute futaie, se trouvent les ruines de l'ancien château d'Hougoumont.

Waterloo, morne plaine.

Victor Hugo, dans une page demeurée célèbre des « Misérables » a immortalisé Hougoumont dont le vrai nom est Gomont. Disons qu'il n'y eut point ici de Hugo, sire de Somerel, comme l'affirme un peu intrépidement le Poète. Gomont est formé de deux mots : le suffixe *mont* qui est d'un usage courant dans le pays. Quand au préfixe, c'est *gaud*. Un *gaud*, c'est une futaie, un bois, un bosquet, un parc, au choix (du bas latin *galdus*). De Gaudmont on a fait Gomont, explique Winand Aerts (Touring-Club de Belgique). Mais l'appellation Hougoumont a prévalu par le fait que les habitants du pays, en parlant de l'ancien château de Gomont, disent par exemple : Je vais au Gomont comme ils disent : je vais au Plansnoy (Plancenoy). Au Gomont est devenu par la suite : Hougoumont. C'est ainsi que l'orthographe Hugo, et c'est le vocable sous lequel il est le plus répandu.

On ne sait pas exactement à quelle époque fut construit Hougoumont mais, au XV^e siècle, les terres qui se composaient d'un bois avec quelques landes incultes semées de bruyères appartenaient à l'ordre de Malte qui les vendit, en 1474, à la seigneurie de Braine l'Alleud. Au XVI^e siècle, nous savons que Charles Quarré était propriétaire de constructions qui s'élevaient en cet endroit. A Charles Quarré succédèrent les de Wittem, les Schuyl de Walhorn et, à la fin du XVII^e siècle, les Arrazola de Onate Jean André d'Arrazola mourut à Hougoumont, le 28 janvier 1791. Sa veuve épousa, en secondes noces, un sien neveu par alliance Philippe Lambert Clément, chevalier de Gouret de Louville, natif de Givet et major pensionné au service de l'Autriche. A la mort de sa femme, le chevalier de Louville ajouta à son nom le nom du domaine dont il était devenu propriétaire. Il le resta jusqu'au 7 mai 1816, date à laquelle il vendit Hougoumont au comte François de Robiano.

Voici une courte description qu'un voyageur anglais laissa d'Hougoumont, en 1816 : « C'est une misérable bicoque à deux étages à laquelle on a donné le nom pompeux de château; quelque chose qui ressemble aux pauvres habitations de nos pauvres lairds écossais au commencement du siècle dernier. Le Flamand stupide à qui appartient ce château a coupé les arbres qui étaient en face du domaine ».

Il s'agit ici du jardinier, père d'un certain van Cutsem, que Victor Hugo nomme van Kylsom dans les *Misérables*. Ajoutons que le château même avait été complètement incendié par les Français, le 18 juin. Il n'en reste rien actuellement sauf une partie à moitié écroulée de la tour dans laquelle se trouvait un escalier en spirale et la chapelle étroite et courte, avec sa porte carrée, ses deux fenêtres cintrées, son chevet à pans coupés et son clocheton à la croix penchante.

A l'intérieur, un grand Christ en bois ouvre encore ses grands bras miséricordieux sous lesquels on s'est tant égorgé. Le Christ a les pieds

Lucien Laudy.

carbonisés. Le feu n'est pas monté plus haut. Miracle, disent les gens du pays.

Sur l'autel rudimentaire, une sainte Anne au nez camard tient sur ses genoux la Vierge, laquelle tient à son tour, l'enfant Jésus dont la tête a disparu fracassée par un biscailien. Les murs passés au lait de chaux ont dû être reblanchis plusieurs fois pour faire disparaître les inscriptions qu'y laissaient les visiteurs. Comme l'a dit Hugo, « les nations s'y insultaient ». Dans la cour subsiste encore le vieux puits aujourd'hui comblé. Ce puits, si on en croit la légende, est aujourd'hui plein de squelettes. Lorsqu'aux lendemains de Waterloo on fit la toilette du champ de bataille, on y empila les morts.

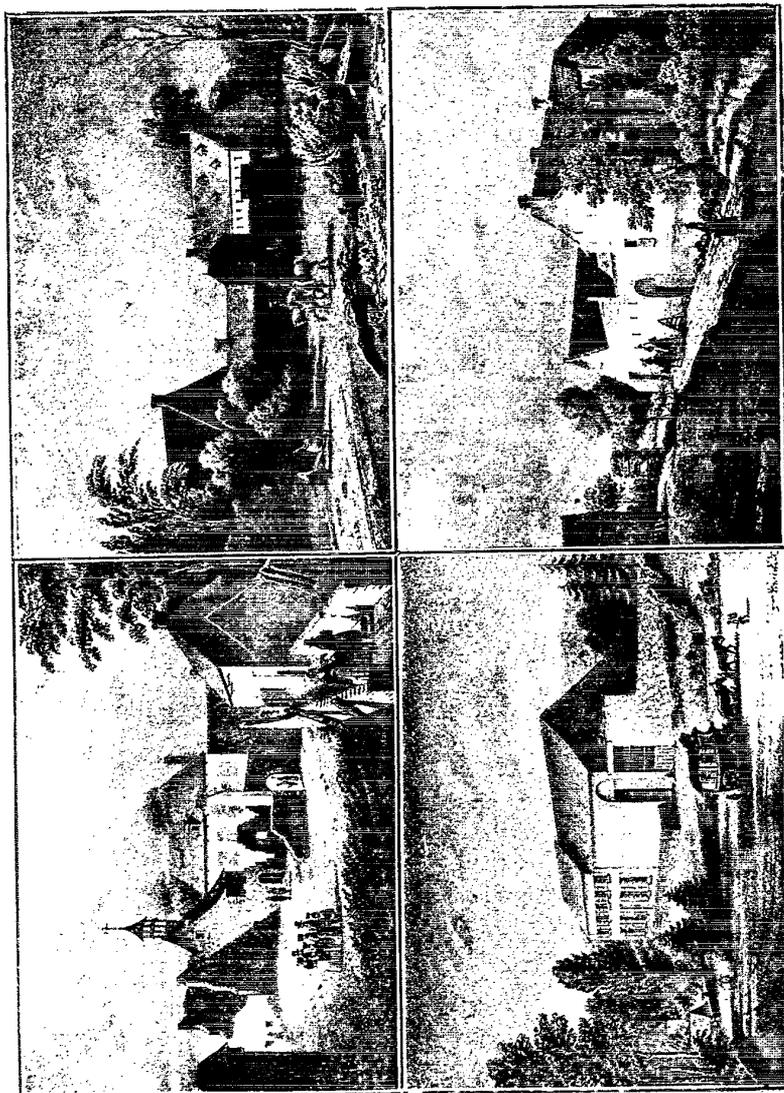
Dans le verger, parmi les herbes folles, près du mur encore percé de meurtrières, on voit deux pierres tumulaires : ce sont celle du Capitaine John Lucie Blackmann, tué le 18 juin, à Hougoumont et celle du sergent major Cotton, ancien combattant de Waterloo, au 7^e Hussards anglais et décédé à Mont-St-Jean en 1849. Cotton était venu s'établir à Mont-St-Jean en 1826 et avait fondé le musée qui porta son nom. Ce musée fut dispersé en 1926, cent ans plus tard ! Lorsque Cotton mourut, il fut inhumé à Hougoumont, par autorisation spéciale. En 1890 les restes de Blackmann, de Cotton et de 15 autres officiers tués à Waterloo furent exhumés et déposés au cimetière d'Evere sous le monument du sculpteur Jacques de Lalaing.

Au centre du verger, sous les grands arbres pacifiques, une stèle de granit, ornée d'une couronne de lauriers et de la croix de la Légion d'Honneur fut élevée, en 1913, par la société « *Les Amis de Waterloo* » aux soldats français morts à Hougoumont.

Dans le mur d'enceinte et dans celui de la Chapelle, deux plaques sont encastrées. La première, en pierre bleue, rappelle la mort du Capitaine Craufurd, « tué le 18 juin, à l'extrême angle de ce mur ». La seconde, en bronze, est dédiée à la mémoire des défenseurs d'Hougoumont.

C'est à Hougoumont que la bataille commença. A onze heures et demie, l'attaque se fit par la gauche française. Jérôme Bonaparte reçut l'ordre d'enlever le château qui était défendu par les meilleures troupes anglaises. Vainement, Jérôme s'acharna sur ce bloc de pierre. Repoussé, il reprit l'assaut, pénétra un moment dans la cour et en fut chassé de nouveau autant par l'incendie que par la mitraille. Les fantassins français avaient mis le feu à une énorme meule près des bâtiments de l'ouest et l'élément destructeur se propagea de là à la grange puis au château. Plus de 6.000 hommes périrent sur les terres d'Hougoumont. « C'était une grêle de morts » a dit le général Foy.

De toutes les parties du champ de bataille de Waterloo, Hougoumont est celle qui a le mieux conservé son aspect de 1815. Jadis, Hougoumont



LES FERMES HISTORIQUES DE WATERLOO

Hougoumont
Le Caillon

La Haye-Sainte
La Papelotte

Waterloo, morne plaine.

avait son guide attiré, un guide en jupons, d'ailleurs, et qui connaissait son combat d'Hougoumont sur le bout des doigts. Elle s'appelait Thérèse Pirson et habitait le hameau de Jolibois. Chaque matin, elle venait s'installer à Hougoumont et débitait la bataille aux touristes à qui elle vendait à l'occasion des reliques de Waterloo. Nous nous souvenons encore d'un grand panier qui ne la quittait jamais. Ce panier renfermait à la fois, des bisciaëns, des balles, des tibias, des crânes et même des pommes. Elle vendait souvent les crânes, quelquefois les pommes. Elle avait un sérieux concurrent dans une espèce de mendiant, le vieux Block dont la poitrine s'ornait d'une médaille de Sainte-Hélène et qui se prétendait faussement, faut-il le dire, ancien combattant de Waterloo. De terribles disputes éclataient parfois entr'eux à la grande joie des touristes. Ils finirent par se marier pour avoir la paix. Mais le remède hélas ! fut pire que le mal car les disputes dégénérent en combats...

Reprenons maintenant la chaussée de Nivelles dans la direction de Mont-St-Jean et engageons-nous dans le premier chemin de terre que nous trouvons à notre droite. Brusquement, une énorme butte de terre que surmonte un lion surgit...

LA BUTTE DU LION ET LE CHEMIN CREUX D'OHAIN

La Butte du lion fut érigée de 1823 à 1826 et le projet du monument conçu par Vanderstraeten, approuvé dès 1819. Des botteresses liégeoises recrutées par Cockerill apportèrent, hotte par hotte, la masse de terre supérieure de la Butte. Ces terres furent prises à droite et à gauche du fameux chemin creux d'Ohain où la légende de Hugo a fait s'écrouler des régiments entiers de cuirassiers contre toute vraisemblance d'ailleurs.

Le lion qui est en fer de fonte — et non point coulé à l'aide du bronze des canons français comme on l'a souvent rapporté par erreur — est l'œuvre du sculpteur malinois van Gheel; il fut hissé sur son piédestal le 28 octobre 1826. Ce lion, dont le moins que l'on puisse en dire est qu'il a complètement gaché le champ de bataille, est un monument hollandais, élevé en mémoire du 18 juin et en souvenir de l'insignifiante blessure que reçut le Prince d'Orange à cet endroit. Une légende dit qu'en 1832, les soldats français, en passant par le champ de bataille de Waterloo, alors qu'ils se rendaient au siège d'Anvers, coupèrent la queue du Lion. « Le fils se trouvait en présence de l'outrage fait au père, rapporte Léon Gozlan en 1849. Les soldats avaient voulu faire sauter le Lion. Malheureusement, — la raison veut qu'on dise heureusement — le maréchal Gérard, prévenu à temps, s'y opposa. Les soldats souffletèrent le Lion de plusieurs coups de fusil ». Ce n'est là qu'une légende.

La vérité est qu'en 1831, lors de la Campagne des Dix Jours, la 4^e division d'infanterie française campa à Braine l'Alleud. Gérard, qui com-

Lucien Laudy.

mandait l'armée française venue au secours des Belges, attaqués à l'improviste par les Hollandais, ne pouvait pas, alors qu'il logeait à Braine l'Alleud, ne pas visiter le champ de bataille où, seize ans auparavant, avait sombré la fortune de l'Empereur. Lorsqu'il gravit la butte du Lion de quels tressaillements son âme ne fut-elle pas secouée ! Comme il dut porter ses regards, là-bas, dans la direction de Chapelle St-Lambert, d'où avaient débouché les Prussiens de Bülow pour tomber dans le flanc droit de l'armée impériale et décider du sort de Celui qui alla, à Sainte-Hélène, expier l'erreur du 16 juin au soir, en laissant s'évader les Prussiens en retraite et qui avaient été battus à Ligny. Peut-être le maréchal évoqua-t-il la scène tragique de Walhain : lui, Gérard, suppliant Grouchy de marcher au canon qui, sur le Mont-St-Jean, sonnait le glas de l'Empire...

Alors s'explique la légende : Gérard arrive au moment où les soldats veulent faire « sauter toute la boutique », ce monument élevé en mémoire du prince d'Orange, de celui qu'ils venaient pour chasser du sol belge. Gérard y mit le holà et fit respecter le Lion, et les soldats durent s'incliner. Cela n'empêche pas que, si un jour vous allez à Waterloo, les guides vous certifieront que les soldats français, marchant sur Anvers, en 1832, ont coupé la queue du Lion. Rien n'est plus tenace qu'une légende.

Maintenant est-il imposant ce lion chancelant qui rêve debout dans le champ du destin ? « Celà émeut peut-être beaucoup, répond la duchesse de Broglie, mais fait beaucoup penser, plus à la grandeur de l'homme tombé qu'à ceux qui l'ont vaincu. »

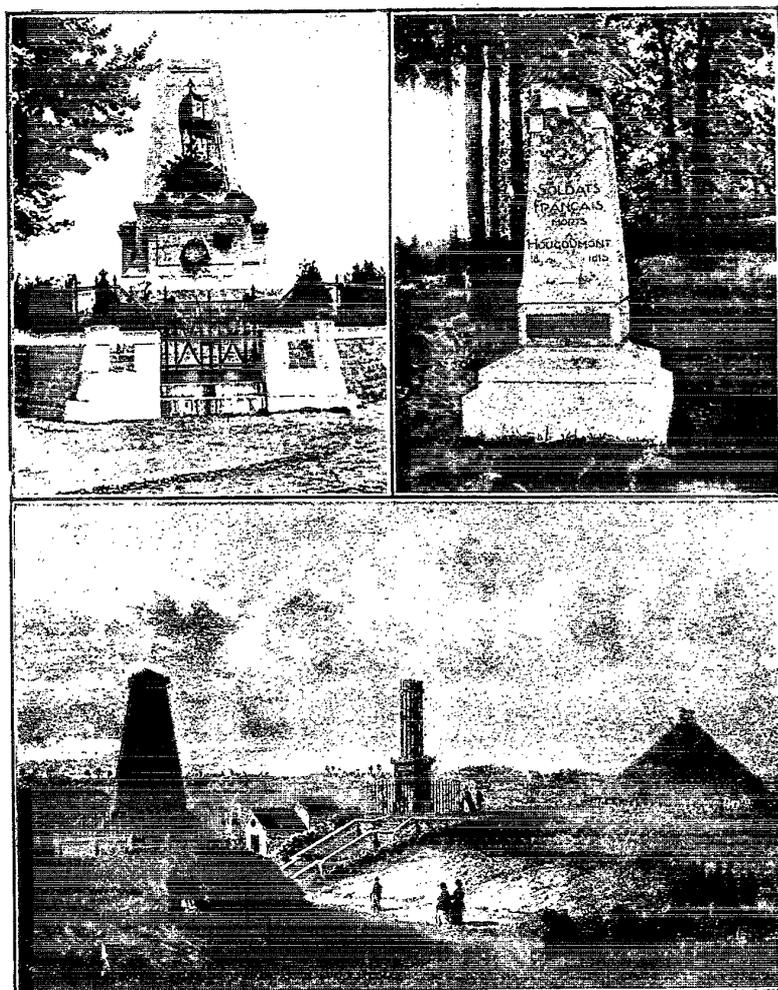
Au pied de la Butte du Lion on a construit, en 1912, une sorte de vaste rotonde qui abrite le Panorama de Waterloo, fresque émouvante due aux pinceaux des peintres militaires français Desvarreux, Robiquet et Malespina.

Poursuivons notre route et longeons le chemin creux d'Ohain, de légendaire mémoire, qui déjà avant 1815 s'appelait le chemin de la Croix, nom prédestiné si l'on songe aux milliers d'hommes qui y suèrent leur lente agonie. C'est tout le long de la crête nord de ce chemin que se trouvait le front de l'armée de Wellington, depuis la brigade Bying située à la droite de l'armée anglaise jusqu'à la brigade Vincke, là-bas, dans la direction d'Ohain. C'est ce chemin que traversèrent, tel un ouragan de fer, les soixante escadrons de cavalerie conduits par Ney pour aller sabrer les carrés anglais. C'est de là, enfin, que fut foudroyée la garde...

LA FERME DE MONT SAINT-JEAN. — LES MONUMENTS. — LA PAPELOTTE

LA HAYE-SAINTE

Mais voici que nous arrivons au carrefour de la chaussée de Charleroi, là où se trouvait l'arbre de Wellington. De ce point, en tournant nos regards vers Bruxelles, nous apercevons une énorme bâtisse sans fenêtres donnant



LE MONUMENT BELGE

LE MONUMENT FRANÇAIS
A HOUGOMONT

VUE GÉNÉRALE DU CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO VERS 1830.

Waterloo, morne plaine.

sur la route. C'est la ferme de Mont St-Jean qui servit d'ambulance aux troupes alliées. Construite par les Templiers, la ferme passa à l'Ordre de Malte. Une nouvelle route ayant été tracée, en 1770, la façade fut abattue et reconstruite telle qu'elle est encore aujourd'hui. Le 18 juin, les blessés couchés sur la paille remplissaient les granges, les écuries et la cour.

A ce carrefour où nous sommes, à l'angle du chemin creux d'Ohain, on éleva, en 1914, le monument « aux Belges morts en combattant pour la défense du drapeau et l'honneur des armes ». Dans la direction de la Marache, entre les grands arbres, nous apercevons la ferme de la Papelotte, défendue par von Rettberg et attaquée par Durutte. Cette ferme joua un rôle important pendant la bataille. Elle formait l'extrême gauche de Wellington avec la ferme de la Haie (ne pas confondre avec la Haye-Sainte) située en contrebas. Papelotte fut incendiée le 18 juin et rebâtie vers 1860. Cette ferme présente un détail d'architecture assez intéressant. C'est la tourelle en briques qui surplombe le vaste cintre en pierre bleue de la porte d'entrée.

Descendons, maintenant, la chaussée, dans la direction de Genappe. Laissons à droite la colonne Gordon qui marque l'endroit où fut blessé à mort « l'honorable Sir Alexandre Gordon, aide de camp du Feld-Marschal duc de Wellington ». Cette colonne bavarde longuement avec une emphase superflue, car combien serait plus éloquente la simple mention du fait. A gauche, vis-à-vis de la colonne Gordon, nous voyons le monument érigé à la mémoire des défenseurs de la Haye-Sainte que nous apercevons, sur la droite de la route, comme une sorte de fort isolé.

La Haye-Sainte était, en juin 1815, ce qu'elle est encore aujourd'hui, c'est-à-dire une solide ferme formée au nord, au sud et à l'ouest de grands bâtiments encadrant une cour spacieuse, séparée de la chaussée de Charleroi par une muraille de briques. Une grande porte charretière surmontée d'un pigeonnier donne accès à la cour. Le jardin est entouré de haies vives, sauf du côté oriental où il est défendu par un mur épais de moëllons, flanqué de solides contreforts. Le prise de la Haye-Sainte, clef de la route de Bruxelles, était pour Napoléon d'une importance capitale. Elle fut défendue par le deuxième bataillon de la Légion allemande du major Baring. Attaquée vainement vers une heure par la brigade Quiot, une nouvelle attaque déclanchée vers trois heures n'eut guère plus de succès. Ce ne fut qu'à cinq heures que Ney, s'élançant à la tête du 18^e léger, put s'emparer des bâtiments. Sur les 1.000 défenseurs de la Haye-Sainte, il n'en resta que 42 qui purent regagner les hauteurs de Mont Saint-Jean. Le carnage fut épouvantable à cet endroit. Une seule fosse, pratiquée dans le vallon, à l'est de la ferme, reçut les corps de plus de 4.000 hommes. Actuellement encore, au hasard des labours, le soc des charrues amène des ossements blanchis à la surface du sol.

Lucien Laudy.

LE MONUMENT PRUSSIEN. — LA BELLE ALLIANCE

L'AIGLE DE GÉROME. — LA FERME DEKOSTER

Gravissons maintenant les pentes de la Belle-Alliance, dont la ferme de ce nom se voit à gauche de la chaussée, à l'angle formé par la traverse allant de Braine-l'Alleud au village de Plancenoit; poussons jusqu'à l'obélisque de fonte élevé à la mémoire des Prussiens tués lors de la bataille et dont la croix de la landwher qui le surmontait fut brisée par les Français en 1831. Cette croix fut rétablie par la suite. Revenons ensuite sur nos pas, non sans avoir dirigé nos regards vers Ohain par où débouchèrent les Prussiens, vers la Belle-Alliance. Cette ferme avait été construite, vers 1770, par un certain Monnoie ou Monnoye, du village d'Arquennes. On la désignait, à cette époque, sous le nom du « Rond Cheneau ». Couquebau (anagramme de Boucqueau, le fermier du Caillou) raconte, dans son « Ode à la Princesse d'Orange », que le nom de Belle-Alliance fut donné à cette ferme pour les motifs que voici :

« Un nommé Monnoie, du village d'Arquennes, près de Nivelles, ayant épousé la fille de la ferme de la Haie, sous Feluy, vint bâtir, en 1770, une maison à un endroit appelé vulgairement Trimotia, sous Plancenoit. La nouvelle mariée était jeune et belle : c'est le sujet pourquoi on appela ce cabaret la Belle-Alliance. Le mari, vieux, mourut au bout de cinq ou six ans. Elle se remaria avec Dave, qui mourut d'abord. Elle contracta un troisième mariage avec Delbaugé. Ces derniers étaient natifs de Plancenoit. »

A l'époque de la bataille de Waterloo, la Belle-Alliance, devenue cabaret, était le rendez-vous des rouliers qui y passaient la nuit; les jours de « ducasses » (kermesses) on y dansait aux sons du violon. Cela dura jusqu'en juin 1815. La nuit du 17, la Belle-Alliance demeura seule et isolée entre les deux armées. A ce moment, elle était encore ignorée. Le lendemain, elle allait entrer dans l'Histoire.

Du formidable chaos du 18 juin, la maison de la jolie veuve se ressentit. Percée par les boulets, l'auberge tombait en ruines. Des quantités de soldats français blessés s'y traînèrent pendant la nuit pour y trouver un refuge et, sous les plafonds bas et enfumés, hurlèrent les agonies. D'hôpital qu'elle était le 18, la ferme devint tombeau le 19. « Le lendemain matin, elle était pleine de morts », dit un témoin oculaire.

Il fallut se débarrasser des cadavres. Dans la cour de la ferme il y avait un puits; pêle-mêle on y jeta les morts.

Ce fut devant la Belle-Alliance, dit-on généralement, que Wellington et Blücher se rencontrèrent le soir de la bataille. Pourtant, Couquebau assure que cette rencontre eut lieu au hameau de la Maison-du-Roy.

Après les journées de juin, la ferme fut restaurée, consolidée. Les touristes vinrent en nombre pour la visiter. Elle était devenue célèbre. Vers



L'AIGLE DE GÉROME
érigé par la "Sabretache" en 1904

Waterloo, morne plaine.

1840, une grange fut ajoutée au corps de logis. Incendiée quatre-vingt dix ans plus tard, elle vient d'être reconstruite.

Aujourd'hui, la Belle Alliance a bien changé d'aspect. Une couche de ciment grisâtre a recouvert la façade jadis blanchie au lait de chaux. Les fenêtres à meneaux ont disparu et sont remplacées par des croisées modernes. On a cru très spirituel de faire disparaître les contrevents de bois peints en vert pour y substituer des volets mécaniques. La porte rugueuse a fait place à une porte de rue ornée de ferrures dites d'art. Disparu aussi le vieux puits aux cadavres... Les vandales ont passé, hélas ! Tout le caractère charmant et vieillot de la Belle-Alliance s'en est allé. Mais allez donc parler de la religion du souvenir à un paysan !

Au delà de la Belle-Alliance, sur la droite, nous passons devant la ferme de la Saline ou de Trimotia. Cette ferme existait bien avant les événements de 1815. Laissons à gauche la colonne Hugo, inachevée. Nous voici devant le monument français que la Sabretache fit ériger, en 1904, « Aux derniers combattants de la Grande Armée ». L'Aigle de bronze est dû au ciseau de Gérôme. Il évoque la résistance française et les vers de Hugo nous reviennent à l'esprit :

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles

Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes...

Les vers de Hugo ont inspiré Gérôme. C'est bien là l'Aigle tombé et blessé à mort qui, au faite d'un rocher escarpé, ouvre ses larges ailes trouées de balles, tenant dans sa serre droite crispée le drapeau impérial où se lisent les noms d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, tandis que la gauche, largement ouverte, s'élance en avant dans un dernier élan de lutte. Ce monument exprime parfaitement l'effort gigantesque des morts auxquels il rend hommage.

C'est près de là que se trouvait l'un des derniers carrés de la garde, celui de Cambronne, immortalisé par son mot à la fois trivial et épique mais rendu héroïque par les circonstances.

Non loin de là, à l'angle du chemin conduisant à Plancenoit, se trouve la métairie Dekoster qu'une sottise légende a voulu rendre responsable de l'échec de l'Empereur à Waterloo. De l'aventure, Dekoster, qui avait accompagné l'Empereur dans ses divers déplacements, retira un double napoléon et une poignée de souvenirs recueillis par Walter Scott.

En face de la métairie, bien transformée aujourd'hui, se trouve le plateau de *Trimotia* sur lequel l'Empereur s'installa, vers 2 heures de l'après-midi, et d'où il put suivre des yeux toute la bataille. Au-delà, sur la gauche, on aperçoit, dans un fond, parmi la verdure, le village de Plancenoit, attaqué par Bülow et défendu par Lobau d'abord, ensuite par la jeune garde.

Lucien Laudy.

LA FERME ROSSOMME. — MAISON-DU-ROY

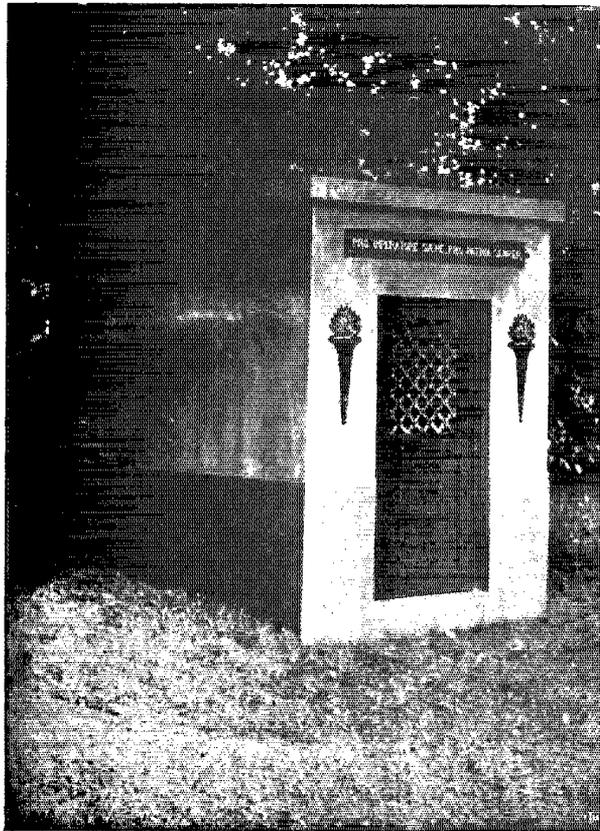
Puis, c'est Rossomme ou plutôt son emplacement, car la métairie d'où l'Empereur passa la dernière revue a aujourd'hui disparu. Rossomme, qui tirait son nom de Van Rossum, le fermier occupant, fut incendiée vers la fin du siècle dernier. Ici la route tourne brusquement vers la gauche pour descendre vers le hameau de Maison-du-Roy, qui dépend en partie de Placenoit et de Vieux-Genappe. A ce tournant, dit une tradition locale, la poursuite prit les allures d'un massacre et le nombre des tués fut si considérable en cet endroit que lorsqu'on brûla les cadavres, la graisse humaine en inonda le pavé, au point que bien longtemps après les jours de juin, les chevaux de labour que l'on menait aux champs refusèrent d'y passer.

Les habitations de Maison-du-Roy gardèrent jusqu'en 1920 leur cachet ancien. A cette époque, les fermiers voulurent marcher avec ce qu'il est convenu d'appeler : le progrès. Sauf la ferme Ransquin dont les fenêtres étroites à menaux sont du pur XVIII^e siècle, le tout a subi d'importantes transformations. Un vieux puits qui se trouvait quasi en bordure de la chaussée a disparu. Lorsque vers 1850 on s'avisa de le nettoyer, on en retira quantité d'ossements provenant de cadavres qui y furent jetés comme dans tous les puits de la région. Il fallait se débarrasser au plus tôt des milliers de morts qui jonchaient le champ de bataille. Les autres furent brûlés. Pour activer les bûchers, on employa le goudron et les paysans réquisitionnés à cet effet étaient armés de fourches. Des lithographies de Cruishanck, d'un réalisme effrayant, nous montrent ces villageois à l'œuvre.

LE CAILLOU

Nous voici arrivés à la dernière étape de la voie douloureuse que suivit l'Empereur lorsque les derniers bataillons de la Garde furent mis en déroute.

De Maison-du-Roy on aperçoit au haut de la côte, à gauche, la Ferme du Caillou, dernier quartier général de l'Empereur, lourde bâtisse dont les jardins sont défendus par de solides murs de cailloux, d'où le nom donné à la ferme. C'est là que l'Empereur dormit quelques heures avant de partir pour le champ de bataille. Déjà, dans cette même Revue où notre excellent ami, M. Ed. Driault, nous accorde une si large hospitalité, nous avons donné l'historique de cette ferme. (Voir XVIII^e année, n^o 87). Il est donc des détails sur lesquels nous ne reviendrons point. Mais on nous permettra de reproduire une note de Couquébau, parue en 1816, dans une brochure tirée à une centaine d'exemplaires et qui a quasi le mérite de l'inédit, n'ayant été jamais reproduite depuis. Cette note a une saveur particulière, la voici :



L'OSSUAIRE ÉLEVÉ DANS LE PARC DE LA FERME
DU CAILLOU

Waterloo, morne plaine.

« M. Boucquéau, le propriétaire de Cailloux, surpris l'après-midi du 17 de l'approche subite des Français et ne pouvant plus rien soustraire au pillage des Alliés qui battaient en retraite, ferma ses portes par le conseil de deux officiers hollandais, pleins d'humanité, qui avaient bien voulu chasser indistinctement tous les pillards.

« Pendant près d'une heure, on ne cessa de cribler de balles les portes et fenêtres : enfin, on parvint à forcer la grand'porte. M. Boucquéau ne pensa plus, dans cette situation critique, qu'à se sauver et se retirer au village de Plancennois.

« Le lendemain, vers sept heures du matin, la servante qu'il avait envoyée à sa ferme voir ce qui s'y passait, vint lui dire que Napoléon était chez lui, qu'il voulait le voir et qu'il pouvait retourner avec sûreté. Ce bon fermier, dans l'intention d'obtenir une sauvegarde et d'échapper ce qui restait encore de son mobilier et de son bétail, n'hésita pas de se rendre chez lui. L'empereur faisait alors un déjeuner à la fourchette. Il fut au moins une demi-heure avant de pouvoir obtenir audience. Enfin, il fut introduit avec sa famille par M. Turenne, maître de cérémonies. Napoléon demanda à M. Boucquéau où il avait été, et celui-ci l'ayant satisfait, il lui dit : « Soyez tranquille, vous aurez une sauvegarde... »

« Ce fermier a remarqué, ainsi que sa famille, que Buonaparte était gêné dans ses mouvements, ce qui faisait croire qu'il portait une cuirasse sous son surtout de drap gris-blanc. Son chapeau troussé était vieux et roux et fort enfoncé sur la tête. Il paraissait rêveur.

« Les rideaux de son lit de camp, qui était dans la pièce attenante, étaient de satin verd. On le démonta à son départ qui suivit l'audience.

« Napoléon montait un cheval de moyenne taille, dont la robe était de la couleur de son surtout. Il partit, vers huit heures et demie du matin, avec une escorte d'environ cinquante hommes, pour aller à la tête de l'armée.

« Jérôme Bonaparte, qui coucha à l'hôtel du *roi d'Espagne*, à Genappe, vint rejoindre son frère à Cailloux, et partit un instant avant lui. Le maréchal Ney était logé à la ferme de Chanteleu, même commune, à dix minutes de celle de Cailloux et le général Dumoulin chez M. Hallaux, curé de Plancennois. M. Maret, duc de Bassano, resta à Cailloux pendant la bataille. Ce secrétaire favori montra à M^{me} Boucquéau, sur une chambre haute, la paille sur laquelle il avait dû coucher. Il déguerpit dans l'après-midi, sans qu'on s'en aperçut. Il n'était plus question alors d'aller à Bruxelles comme on le disait le matin ; il fallait laisser la table couverte pour revenir souper l'empereur. On demanda à toutes instances du mouton qui manquait pour sa table. M^{me} Boucquéau fut obligée d'envoyer sa servante, seule de ses domestiques qui n'avait pas abandonné la ferme, pour tâcher d'en avoir au voisinage ; mais la démarche de cette fille ayant été infructueuse, elle dut revenir et traverser la foule des fuyards qui encombraient la route.

Lucien Laudy.

« Elle remarqua, près de la grand'porte de la ferme, un homme avec une grande bourse, qui distribuait de l'argent à ceux qui allaient en avant et criaient à ceux qui fuyaient : *Oh, Poltrons!*

« Vers quatre heures, M. Boucquéau et sa famille, prévoyant qu'ils allaient être au milieu du théâtre de la guerre, abandonnèrent une seconde fois leur demeure pour sauver leurs jours sans pouvoir s'occuper de leurs propriétés. Ce fut à Couture-St-Germain, village à une lieue de la ferme, qu'ils se retirèrent. De là, ils s'aperçurent de la déroute des Français et entendirent fort bien, vers neuf heures du soir, les cris des vainqueurs malgré la distance.

« Ces réfugiés croiant que la nuit allait leur procurer du repos, qui leur était si nécessaire après tant de peines et de saisissements se couchèrent dans la chaumière où on avait bien voulu les recevoir. Mais à peine Morphée avait-il adouci leur sommeil que les Prussiens vinrent extorquer le peu que leurs pauvres hôtes possédaient.

« Le lendemain, dans la matinée, on apprit l'incendie de Cailloux. Ces mêmes Prussiens, en haine de ce que Buonaparte avait séjourné dans cette ferme, y mirent le feu, le dix-neuf, vers six heures du matin.

« Il y avait lors de l'incendie des prisonniers français enfermés dans la petite grange. Cinq à six qui n'ont pu se sauver ont été réduits en cendres. Un de ces prisonniers qui m'accosta l'après-midi du même jour me raconta les circonstances de ce triste événement.

« M. Boucquéau est un vieillard respectable, âgé de 78 ans. Il a vu avec amertume sa demeure, le lieu de sa naissance, le patrimoine qu'il avait hérité de ses ancêtres devenu la proie des flammes. On évalue les pertes que fit le fermier dans ces journées à la somme de six mille francs. Sur le frontispice de la ferme Cailloux devenu célèbre dans l'histoire pour avoir été le séjour où le Perturbateur de l'Europe termina sa gloire, on pourrait placer le chronogramme suivant :

ICI DorMit Le tYran et tUrbULent Corse. »

Vendu en 1818, le Caillou fut restauré et réapparut sur son talus tel qu'il fut au crépuscule de la veille de Waterloo. Le Caillou devint estaminet et la chambre à coucher de l'Empereur servit de salle de bal. Les dimanches et jours de fête les paysans y venaient danser avec leur promise.

Aujourd'hui les pièces qui servirent de logement à l'Empereur ont été transformées en musée (car l'incendie du 19 juin les épargna) où sont rassemblés des armes, des boulets et objets divers ramassés en juin 1815.

Enfin, dans le parc, s'élève l'ossuaire où sont déposés les restes des héros découverts au hasard des labours dans les boues grasses de cette plaine brabançonne, dans cette terre belge si gorgée du sang des derniers soldats de la Grande Armée qu'elle en est devenue et demeurée française...